DETECTIVE

LE PLUS GRAND HEBDOMADAIRE DES FAITS DIVERS

9e Année — N° 389

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES

9 AVRIL 1936

DIRECTEUR : Marius LARIQUE

Pages 4 et 5, un sensationnel reportage de **MARCEL MONTARRON**

J'AI RETROUVÉ ZAÏMI

"JE ME RENDRAI, MAIS JE NE VEUX PAS QU'ON M'ABATTE COMME UN BANDIT !" NOUS A DIT L'OUTLAW DES MAURES

16448

AVEUX NOTRE VOIX SECRETS

La "reine" des limiers

Zita, la célèbre chienne du grand détective Paul Rochat, se rapelle à notre bon souvenir.

Nous trouvons, en effet, dans un journal savoyard, un récit dans lequel Zita fait, une fois de plus, figure de « reine » des limiers.

Une vieille demoiselle du village de Gaillard, Louise Roguet, avait disparu du domicile de son frère, et nulle recherche n'avait permis de retrouver trace de la fugitive.

— Demandons à Rochat de nous amener ses chiens, décidèrent les parents de Mlle Roguet.

Zita vint, sentit la chemise de la disparue, et courut tout aussitôt aux bords de l'Arve, rivière éloignée de trois kilomètres de Gaillard.

— Mlle Roguet s'est noyée ! dit le détective genevois, propriétaire du remarquable animal.

De fait, on retrouva, le lendemain, dans le cours d'eau, le cadavre de la malheureuse demoiselle.

Il va sans dire que, depuis ce brillant succès, Zita jouit, dans la région de Gaillard, d'un prestige de grande vedette.

LE SUPPLICE DE L'ESPOIR

A L'HEURE où nous écrivons ces lignes, Bruno Hauptmann vient de s'asseoir sur la chaise électrique.

Il y a eu, dans cette affaire, trop d'atermoiements intéressés, trop de sursis à la mort, pour que le scandale n'ait pas été, ainsi, proclamé à la face du monde.

Il y aurait un chapitre à ajouter aux *Scènes de la Vie future* de Georges Duhamel ; un chapitre judiciaire écœurant, mais qui s'impose.

Qu'un grand pays offre ainsi à des millions de spectateurs, qui suivirent passionnément les derniers soubresauts d'un des drames les plus affreux de l'époque, cette sorte de jeu ignoble autour de la vie d'un être humain, ce supplice de l'espoir qui lui fut appliqué, il y a là de quoi justifier un cri de révolte.

Nous sommes persuadés que, tout le premier, Lindbergh éprouva ce sentiment d'indignation.

Il ne s'agit pas de défendre ici Bruno Hauptmann. Le verdict du jury américain a été rendu, les voies de recours épuisées.

Et, depuis des mois, dans sa cellule, l'homme attendait ; depuis des mois, une femme, une mère, *deux innocentes*, étaient martyrisées.

A vouloir trouver à ces invraisemblables atermoiements une raison plausible, on tente un vain effort. On ne peut s'expliquer que le décret de grâce ou l'ordre d'exécution n'aient pas été signés plus tôt.

Mais l'explication est ailleurs : et c'est là que le scandale atteint les limites de l'écœurement.

Si Bruno Hauptmann fut cet être à l'existence incertaine, d'une nature spéciale, qui le laissait à mi-chemin entre les vivants et les morts, c'était pour satisfaire aux plus misérables combinaisons électorales.

Hauptmann est devenu un des éléments de la campagne politique, le ludion dont se servaient les candidats opposés pour assurer leur succès.

Ainsi, une affaire strictement et uniquement criminelle fut détournée de son sens pour des fins inavouables.

La Justice, du coup, est bafouée.

Car il importe, sous tous les cieux, qu'elle soit exécutée promptement.

Ces tergiversations, ces retards, ces délais nouveaux ont fini par donner au drame l'allure d'une sinistre farce.

Et, venant d'un grand pays, l'exemple n'en est que plus démoralisant.

D

"Votons... Votons !"

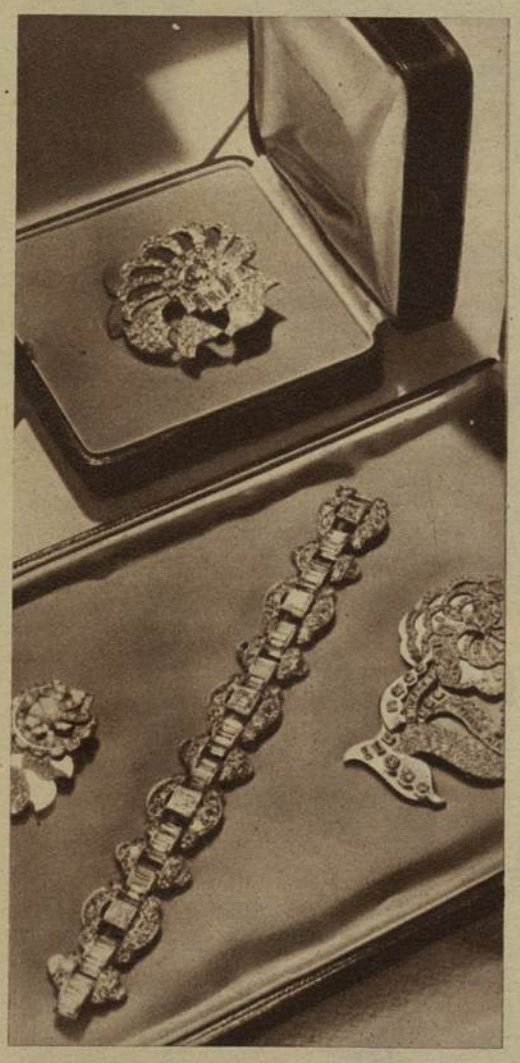
Pierre Bénard récidive. Aussi bien le tribunal de la critique et du public l'avait-il condamné une première fois au succès avec ce sursis inversé qui l'obligeait à recommencer au plus tôt. Et, en effet, moins de six mois après sa première revue au « Perchoir », Bénard y donne *Votons... Votons.*

Cette fois, Bénard ne s'est pas contenté d'écrire des saynètes intelligentes et rapides. Presque inconsciemment, il s'est installé dans cette nouvelle forme de son talent et quelques-uns des tableaux de sa revue sont des petits actes complets, ravissants et, sur cette scène, d'une étrange profondeur. Le retour du pèlerin de la paix sur les ruines de la S.D.N., la scène de la Comédie-Française sont des manières de petits chefs-d'œuvre.

Victor Vallier qui a collaboré avec Bénard, Tarquini d'Or, Ollive, Jacqueline Ford, Loulou Martana et la ravissante Clairjanne assurent définitivement, au « Perchoir », ce succès de *Votons... Votons.*

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

L'AMOUR INGRAT



Le trop candide protecteur avait exhibé à sa maîtresse l'écrin à bijoux de sa femme.

L'HUISSIER-AUDIENCIER appelle M. Joseph Bezard, témoin dans le procès d'Yvonne Deautrelle.

M. Joseph Bezard, c'est un nom et une enseigne tout à la fois ; et le nom, à défaut de l'enseigne, paraît justifié.

D'un col haut de dix centimètres, agrémenté d'un nœud papillon de soie puce, surgit une tête irrésistiblement comique : deux yeux effarés, un nez qui n'en finit pas, un crâne pointu et dénudé. M. Joseph Bezard est convié à raconter son infortune.

Cependant, à trois mètres de la barre, dans le box des détenus, une jeune femme sourit au témoin. Déjà, au cours de l'après-midi, tandis que se jugeaient les autres affaires, la prisonnière avait lancé dans la direction du long nez et du crâne pointu des regards chargés de promesses.

M. Bezard reste figé dans sa dignité solennelle. Les œillades d'Yvonne Deautrelle, il est le seul à ne pas les voir ; ou plutôt à faire semblant. Car, pour toute la salle, c'est un spectacle réjouissant.

Le président Calon pose la question traditionnelle :

— Vous n'êtes ni parent, ni allié ?...

— Je suis un peu dur d'oreille.

— Alors, hurle le président, expliquez-nous dans quelles conditions vous avez été volé.

M. Joseph Bezard a pris le soin d'invoquer une surdité que personne ne peut contrôler, pour éviter de répondre à des questions gênantes. Il met la main en cornet sur l'oreille et feint de tenter un effort surhumain pour saisir une bribe des paroles du magistrat.

Visiblement, M. Calon est excédé de cette mauvaise volonté évidente. Il n'y va pas par quatre chemins.

— Enfin, monsieur, vous receviez chez vous la fille Deautrelle, tous les samedis.

Dans son box, Yvonne paraît goûter fort peu cette forme d'appellation judiciaire, en vertu de laquelle les femmes non mariées sont toujours qualifiées de « filles ».

M. Joseph Bezard, à l'exemple des sourds de toutes les anecdotes, répond à côté :

— Il y a eu une série de prêts...

— Oui, oui, accorde le président ; mais vous la receviez à l'insu de votre femme. Je ne suis pas ici pour vous faire de la morale, mais tout de même !...

— Ma femme ne m'a pas fait de reproches.

Mme Bezard a peut-être été ravie que les transports de son mari se portassent ailleurs que dans le lit conjugal, car Joseph n'a rien d'un Apollon.

— Et vous avez été sa victime, ajoute le président. Elle vous a envoyé mettre une dépêche et, pendant que vous étiez sorti, elle a volé 800 francs et quelques bijoux.

M. Bezard confirme avec un soupir :

— Et dire que je lui ai donné 65.000 francs !

Il est certain qu'Yvonne, qui avait trouvé une poire mûre, avait été bien maladroite en la circonstance. Quand un « galant » vous donne 65.000 francs, on ne va pas lui en prendre 800. Enfin, la bêtise était faite.

La « fille » Deautrelle écoute sans interrompre M. Joseph. Quand elle entend prononcer le chiffre de la somme qu'elle a reçue du vieux, elle fait une moue.

— Je n'ai rien volé, ni les 800 francs, ni les bijoux. Il me les a donnés. Ça valait bien ça ! Il était si exigeant (*hilarité*).

— Il y avait le solitaire de ma femme, ses deux barrettes. Je suis un homme fini.

Le président pousse l'interrogatoire :

— Vous prétendez que M. Bezard vous a donné les bijoux. Cependant, vous avez « signé » le vol par la lettre que vous avez écrite à votre amant et où se trouve cette phrase : « *Dans ton intérêt, évite le scandale.* » C'est l'aveu du délit, par la menace à peine déguisée.

Yvonne Deautrelle ne se démonte pas pour si peu :

— Je faisais allusion à des démarches que monsieur avait faites auprès de ma famille et qui étaient inconvenantes.

Nous ne saurons jamais en quoi elles consistèrent.

— En tout cas, conclut le président qui ne voit plus très clair dans toute cette histoire, vous faites payer cher vos faveurs.

— Ça ! c'est affaire de goût, réplique Yvonne. Et, d'ailleurs, je ne pouvais pas refuser les bijoux, puisqu'il me les avait offerts.

Les attraits d'Yvonne n'étaient pas contestables, mais elle les faisait payer cher.

Tiraillé par une jeune avocate, M. Bezard reconnaît qu'il a montré le solitaire et les barrettes à Yvonne.

— C'était, dit-il, pour la mettre tout à fait à l'aise. Je lui avais dit : « Ici, tu es presque chez toi ».

Et elle s'était si bien cru chez elle qu'elle avait emporté les diamants.

La bêtise de Joseph n'est tout de même pas une excuse absolutoire pour la cupidité d'Yvonne Deautrelle, qui est condamnée à huit mois de prison.

Du box, un bref juron est lancé à l'adresse de M. Bezard... En manière de gratitude à l'égard d'un « protecteur » peu séduisant, mais prodigue.

Jean MORIÈRES.

ADMINISTRATION — RÉDACTION — ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF A)	85. »	45. »
ÉTRANGER (TARIF B)	100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de " Détective "

Evadée de l'enfer

Depuis son mariage avec Inesti, Alice Thomas n'avait cessé de subir un véritable martyre.

Marseille
(*de notre correspondant particulier*).

La voix tremblante, mouillée de larmes, la jeune femme suppliait :

— Monsieur le juge, croyez-moi, je n'ai pas voulu tuer ! Je vous le jure ! J'ai vu dix fois la mort en face et j'étais résignée. Ce n'est pas pour me défendre que j'ai fait cela, mais pour le protéger, lui !...

L'inculpée, « Alice Thomas, femme Inesti, vingt-cinq ans », comme la présentait sa fiche, cherchait à convaincre M. Courchet, juge d'instruction. Le magistrat, qui en a vu et entendu bien d'autres, ne quitta même pas du regard le procès-verbal qu'il achevait de lire. Alors, la femme qui venait d'entrer dans son cabinet, entre deux gardes, « blindés » eux aussi, s'approcha du bureau et obligea le juge à lever les yeux vers elle.

Le drame éclata dans une chambre de l'Hôtel du Littoral, où était descendu Salfati.

— Monsieur le juge ! je vous en supplie ! ne vous méprenez pas sur mon compte à cause des notes de police que vous avez dans votre dossier. Oui, c'est vrai, je suis une fille, une prostituée ! Mais ne m'écouterez-vous pas, ne me croirez-vous pas parce que je porte cette marque d'infamie ?

Elle sanglotait maintenant. Le juge d'instruction la calma d'un geste banal et l'invita à s'asseoir et à s'expliquer.

Alice Thomas, alors, pendant deux heures, ralentie par le greffier qui ne voulait rien laisser échapper de cette confession lamentable, fit le récit de sa vie, qui aboutit presque naturellement à ce drame :

— Je suis née à Paris, dans le 3e arrondissement. J'étais employée dans un laboratoire de photographie, lorsque, toute jeune fille, je fis la connaissance d'Alfred Inesti. J'étais vierge lorsque je devins sa maîtresse. Je l'aimai violemment, comme une folle, et je ne doutais pas que ses sentiments, à mon égard, fussent pareils aux miens. Il m'épousa le 29 septembre 1928, alors que je n'avais que dix-neuf ans.

« Bientôt, il me parla des difficultés qu'il avait à vivre; puis, brusquement, il m'obligea à me livrer à la prostitution. J'obéis car, à partir de ce moment, il cessa de jouer la comédie et, de caressant qu'il s'était efforcé de paraître, il se révéla cynique et brutal.

« Constamment rouée de coups, j'essayai, vingt fois, de m'évader de cet enfer; mais Inesti, me retrouvant chaque fois, m'y ramenait de force.

« A bout d'espoir, je finissais par penser à la mort, quand je rencontrai un jeune homme, Isidore Salfati, qui me faisait gentiment la cour depuis plusieurs années. Il ignorait tout de ma vie. J'avais pour lui de tels sentiments que je n'avais jamais eu le courage de lui avouer ma honte. Et j'avais toujours, jusque-là, refusé d'avoir avec lui d'autres rendez-vous que ceux que je lui accordais en public. La pureté de cette passion était mon luxe, à moi, qui me prostituais tous les jours.

« Nous décidâmes, avec lui, de partir pour Marseille, où nous sommes arrivés le 20 mars.

« Un après-midi, vers 6 heures, je traversais le square de la Bourse lorsque, brusquement, je tombai sur deux amis de mon mari, deux garçons de son milieu, l'un très grand, mince, au teint bronzé, un Marseillais, et l'autre, que j'avais vu plusieurs fois à Paris, et que je ne connais que sous son prénom de « Marcel ».

« — Tiens ! voilà Mme Alfred, dit Marcel en ricanant et en me barrant le passage. Que faites-vous ici ?

« J'étais tellement suffoquée et émue que je ne répondais pas.

« — Et Alfred ? Que devient-il ? me dit encore Marcel.

« Sans réfléchir, je répondis :

« — Il est à Paris, en affaires.

« — Quel dommage ! fit Marcel avec un rire qui me glaça.

« En parlant ainsi, les deux hommes m'avaient conduite jusqu'à la station de taxis, à dix mètres de là. Brusquement, de derrière une voiture, mon mari surgit !

« — Inutile de crier ! me dit-il en me poussant dans un taxi. J'ai dans la poche de quoi te faire taire.

« Mon mari essaya tout d'abord de me convaincre qu'il me fallait retourner à Paris vivre avec lui. Je refusai en lui disant que j'aimais mieux mourir.

« — Soit, me dit-il. Mais si tu tiens à la santé du « petit » Salfati, il faut le renvoyer à sa mère. Sa mère, je suis allée la voir et je lui ai promis de ne pas faire de mal à son fils. Mais il faut y mettre un peu du vôtre ! Il faut que je le voie, ce jeune *poulet*. Où est-il ?

« Je ne voulais pas dire l'hôtel où, à cette heure, mon ami, anxieux, devait m'attendre.

« — C'est comme tu veux ! me dit mon mari. Si tu ne veux pas parler, nous nous débrouillerons. Tu sais bien qu'on ne peut rien nous cacher à Marseille, à mes amis et à moi. Nous trouverons le petit et alors nous ne répondons plus de rien. Si tu parles, je te promets que nous ne lui ferons pas de mal.

« Après avoir résisté longtemps, et sentant bien que ces hommes étaient capables de tout, je finis par accepter un pacte. Je ne dirais pas l'adresse de mon ami à mon mari. Seul, Marcel m'accompagnerait auprès de lui, et il s'engagea, sur l'honneur, à garder le secret.

« Je promis de rompre avec Isidore Salfati et de lui conseiller de rentrer à Paris.

« Marcel, seul, selon notre accord, m'accompagna jusqu'à l'hôtel où mon ami m'attendait. Il ne nous laissa pas échanger un mot, nous fouilla et dit à Isidore Salfati.

« — Viens avec moi. On ne te fera pas de mal.

« Je fis signe à mon ami d'obéir et je suivis.

« Rue d'Aubagne, mon mari était là, qui attendait. Il accosta Isidore Salfati et l'entraîna à l'écart. Je ne les perdais pas de vue, car je craignais le pire. La conversation dura une demi-heure environ. A la fin, je vis mon ami, qui était très pâle, partir sans même me regarder. Je voulais lui crier quelque chose, mais les deux hommes qui me gardaient ne m'eussent pas laissé le temps d'ouvrir la bouche.

« Alors, mon mari revint vers moi et me dit :

« — Voilà ! Il a compris. Ça c'est très bien passé. Tu vois qu'il n'y a qu'à parler pour se faire comprendre.

« J'étais abattue et désespérée. Mon mari m'invita à dîner. J'acceptai sans cesser de penser à mon ami, pour qui j'avais eu si peur.

« A la fin du repas, mon mari insista pour que je ne le quitte pas. Mais, alors, je retrouvai toute mon énergie. Je refusai avec tant de résolution qu'il céda.

« — Va, dit-il à Marcel, accompagne-la jusqu'à l'hôtel.

« Mon garde du corps me conduisit rue Mazagran, où il s'assura que je payais ma chambre pour quinze jours. Je ne dormis pas cette nuit-là et, le lendemain, épuisée, dégoûtée de tout, je ne sortis pas de ma chambre. Pourtant, le soir, le cafard me prit si fort que je ne pus y tenir. Je voulais voir mon ami avant son départ pour Paris ; je voulais lui expliquer ce que je n'avais pu lui dire : que je n'étais pas complice de ces saletés et que ce que j'avais fait, c'était pour le protéger.

« Je m'habillai en hâte et, avec toutes sortes de précautions, par des détours invraisemblables, j'arrivai à l'Hôtel du Littoral, 20, rue Thubaneau, où était descendu Isidore Salfati.

« J'étais à peine dans sa chambre que quelqu'un frappa à la porte et, sans attendre la permission, entra. C'était mon surveillant, Marcel !

« — Partez ! me dit-il, où ça va faire du vilain !

« Je le suppliai de ne rien dire à mon mari. Il promit. Je le laissai descendre le premier. Mais j'eus la curiosité de me mettre à la fenêtre pour regarder quelle direction il allait prendre dans la rue. Il sortit du couloir de l'hôtel *en compagnie de mon mari !* Je le vis qui l'entraînait. comme pour le dissuader de monter me rejoindre. Je quittai précipitamment mon ami en lui promettant de revenir le chercher à sept heures pour l'accompagner à la gare.

« Ce que je fis.

« Je trouvai mon ami désolé et malade. Je descendis lui chercher deux œufs et des fruits à l'épicerie près de l'hôtel. J'étais à peine remontée qu'on frappa à la porte que, cette fois, j'avais fermée à clef.

« — Je sais que vous êtes là. Ouvrez, où je fais sauter la serrure d'un coup de revolver ! cria mon mari.

« Morte de frayeur, j'allais ouvrir. Mon mari, qui avait la main gauche atrophiée, entra, le pardessus plié sur le bras droit. Il jeta son pardessus à travers la chambre, sur le lit, sortit son revolver qu'il fit sauter deux ou trois fois dans la main ; puis, venant vers nous :

« — Vous avez désobéi. On vous avait pourtant avertis. Tant pis pour vous ! Il y a quatre balles dans ce revolver; il y en a une de reste, puisque nous ne sommes que trois...

« Ce disant, il marchait vers Isidore Salfati qui se trouvait au milieu de la pièce. Mon ami reculait, reculait, poussé par le canon du revolver que mon mari pointait sur sa poitrine. C'était horrible !...

« Déjà, mon ami n'avait plus qu'un pas à faire pour être acculé contre le mur. Là, le coup allait partir, j'en suis sûre. Alors, je ne sais pas ce qui m'a poussée... J'ai

Après s'être confessée au juge d'instruction, l'inculpée entre à la prison des Présentines.

bondi comme une bête sur cette arme, j'ai tordu le poignet, un coup est parti, et, pourtant, je n'ai pas touché la gâchette et je n'ai pas dirigé le canon...

« Le revolver est tombé à terre... Mon mari est sorti, sans dire un mot. J'ai cru qu'il était tout à coup effrayé ou dégrisé. Je l'ai entendu descendre des marches. Moi, j'étais blottie contre mon ami, ne sachant plus... Tout à coup, dans l'escalier, un grand bruit de chute, des cris de femmes... Des gens sont montés qui m'ont dit :

« — Il est blessé, mais ce n'est pas grave. Un peu de sang à la bouche.

« Je l'ai cru. J'ai accompagné mon ami, qui était sauf, à la gare, au train de 8 heures 36. Et puis, soulagée, lui à l'abri, je suis revenue à l'hôtel. J'ai pris le pardessus et le revolver et je suis allée chez mon beau-frère, à la Belle-de-Mai, pour avoir des nouvelles de mon mari. Il y avait deux agents en bas, devant la porte. Je me suis fait connaître :

« — Vous l'avez tué, m'ont-ils dit. Suivez-nous !...

« Je ne voulais pas le croire jusqu'au moment où je l'ai vu !... Je n'ai pas voulu le tuer. Je voulais simplement protéger le « petit » ; je voulais qu'il nous laissât vivre libres, puisque j'avais eu la force de m'évader de cet enfer... »

Telle fut la confession d'Alice Thomas qui, pour échapper à la loi d'esclavage que l'on contracte, une fois pour toutes, dans le « milieu », dut se faire criminelle.

Isidore Salfati s'est constitué prisonnier à la Police Judiciaire, à Paris. On l'a transféré à Marseille.

Plus que la sentence prochaine des jurés, c'est la décision de son ami qui importe à Alice Thomas.

— Avez-vous fait choix d'un avocat ? lui demanda le juge d'instruction, à la fin de l'interrogatoire.

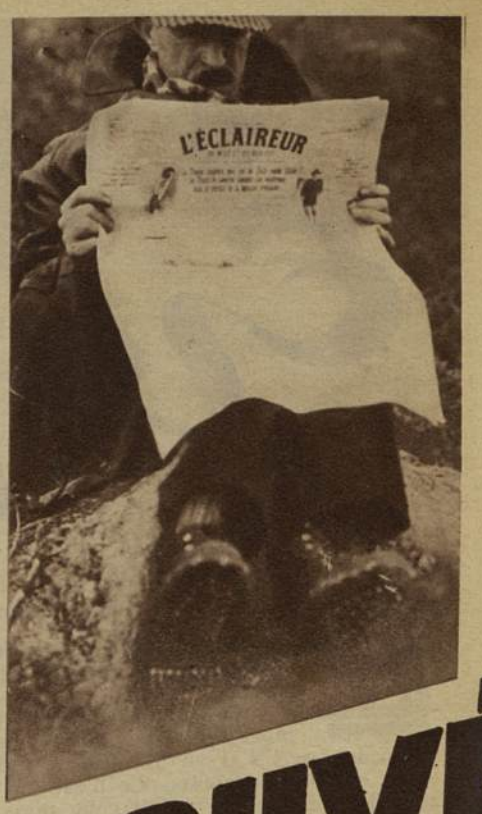
— Non ! Je n'en veux pas, répondit la malheureuse, hébétée. Quel homme, si « malin » soit-il, pourrait ne pas perdre pied, dans toute cette boue !...

J. C.

Isidore Salfati s'est rendu spontanément à la Police Judiciaire. — Le square de la Bourse, où (marqué d'une croix) *Alice Thomas fut accostée par les émissaires de son mari.*

C'est dans cet oratoire que, le soir du drame, Zaïmis put trouver un précieux refuge.

Le hors-la-loi habite maintenant, dans le maquis, une bergerie abandonnée, au sommet d'un éperon désert d'où, de toutes parts, il domine l'horizon.



J'AI RETROUVÉ

Sainte-Maxime
(*de notre envoyé spécial.*)

C'est une aventure extraordinaire.

J'ai retrouvé Zaïmis.

Zaïmis, le fameux Zaïmis, le « bandit grec », le « hors-la-loi » des Maures, dont le souvenir, depuis le meurtre du gendarme Conforti, obsède ici tous les esprits, dont le signalement a été diffusé dans toutes les brigades de gendarmerie, dans tous les ports, à toutes les frontières, et dont, depuis six semaines, on a cru voir un peu partout la silhouette errante d'homme traqué.

Je ne l'ai pas retrouvé, vous le pensez bien, en un jour. Voilà deux semaines que j'étais à sa recherche. Deux semaines que je courais, dans le Var, à travers l'immense massif des Maures, que j'allais, le jour, la nuit, de vallons en vallons, de sentiers en sentiers, de gorges en gorges, de torrents en torrents. J'y serais encore, si l'amitié, la foi dans la parole donnée, et la chance, ne m'avaient servi.

Je veux raconter ici quelques-unes des multiples péripéties qui m'ont amené sur les traces de Stéphano Zaïmis, nouveau roi du maquis.

Quelques-uns seront peut-être surpris de trouver dans ce récit un portrait de Zaïmis différent de celui que la chronique a jusqu'ici accrédité. On voudra bien croire qu'en présentant le nouvel aspect du « cas Zaïmis », mon désir n'est pas de prendre parti pour un hors-la-loi contre la société qui le traque, mais seulement, en donnant la parole à un homme qui joue sa tête, d'apporter ma contribution à l'œuvre de justice.

Un homme, un jour, s'est exilé. L'exode des Arméniens, des Grecs fuyant les dernières convulsions de la Grande Tourmente, le conduit en France, sur notre côte méditerranéenne.

Cet homme s'engage à la Légion. L'île de Rhodes dont il est originaire devient italienne. Mais l'exilé, le sans-patrie, revient quand il est libéré vers le ciel de Provence, vers cette côte ensoleillée, vers cette mer azurée qu'il aime, qui l'a nourri et où il veut, en travaillant, fixer son destin.

Il cherche du travail. Il en trouve. On l'estime pour son courage, pour son honnêteté, pour sa bonne conduite. Aux Arcs, où il prend pension, où il est connu, on ne recueille sur lui que des éloges. Ceux qui l'emploient, ceux qui le logent, ceux qui sont ses compagnons de peine, sont unanimes.

Mais le travail devient rare.

Il quitte les Arcs, va se fixer à Sainte-Maxime, cherche de la besogne, n'en trouve pas. Et, soudain, le malheur fond sur lui. Compromis dans une affaire de vol, on le condamne, on le frappe d'expulsion. Il lui faudra repasser la frontière, aller en Italie, sa patrie nouvelle et inconnue.

Il s'affole, il va dans les Maures, se cache, se terre. Les gendarmes partent à sa recherche, découvrent sa retraite et un matin, à l'aube, c'est le drame.

Le gendarme Conforti, de Sainte-Maxime, est tué, le ventre criblé de chevrotines. Un homme se sauve dans la montagne. C'est Zaïmis!

Zaïmis, le bon travailleur, le bon compagnon, est devenu un assassin, un hors-la-loi dangereux, un homme promis peut-être au châtiment suprême.

Il a tué un représentant de l'autorité. Il a commis le double crime d'avoir violé les lois de l'hospitalité et les lois sociales. Il est devenu la bête enragée qu'il faut mettre hors d'état de nuire. Il est, dans les Maures, l'ennemi public n° 1.

Son image est partout répandue. Entrez dans une gendarmerie, vous y trouverez, sous la photo du Président Lebrun, celle de Zaïmis (en plus petit format).

Entrez dans un café, de Fréjus à Cavalaire, de Sainte-Maxime à Draguignan, du Muy à Collobrières, prononcez le nom de Zaïmis, vous êtes sûr de votre effet. Les conversations s'arrêtent, les regards se posent sur vous.

Cet « étranger du dehors », qui s'intéresse à Zaïmis, c'est bien suspect. On s'interroge, on fait des hypothèses, on vous examine en détail. Mais ne songez pas à obtenir des confidences. Il y a, autour de Zaïmis, une légende qui le protège.

La légende du déraciné que poursuit la malchance, qu'accable la fatalité, et qui, fuyant les hommes, s'est réfugié dans la montagne, en forêt, dans l'orgueilleux asile de la solitude.

Voilà pourquoi, depuis deux semaines, je courais à la recherche de cet homme, honni par les uns, sympathique aux autres, et qui, au pays de Maurin des Maures, ne pouvait devenir qu'un brigand légendaire.

De l'oratoire à la peau de chat

TENEZ ! me dit-on, voilà où il a passé sa première nuit.

On me désignait, au bord de la route qui, du Muy, descend à Sainte-Maxime, par le col de Gratteloup, un oratoire avec son clocheton. Un grand cyprès, dressé vers le ciel, semble monter la garde près du vieux sanctuaire. Sur les murs décrépis, des bergers, des trimardeurs ont écrit, avec du charbon de bois, la date de leur passage. Zaïmis y a-t-il écrit la sienne ? Près de l'oratoire, au bord d'un ruisseau miroitant et paisible, une sépulture. Une petite chapelle, enfouie sous le lierre, dans un étroit enclos. Un « riche » du Plan de la Tour, le comte de Maupoint, repose là, dans l'odorant voisinage des cerisiers sauvages. L'endroit est verdoyant, et contraste étrangement avec l'aspect mélancolique du désert de roches nues que nous venons de traverser. C'est dans cet asile de paix que Zaïmis dormit sa première nuit d'homme traqué.

Il y arriva le soir (le drame, le tragique assaut de la bastide des Gamelins par les gendarmes, avait eu lieu à l'aube). Il était exténué, épuisé. Il avait encore à la main son fusil de chasse.

Il devait s'en séparer le lendemain soir, lorsqu'il arriva aux Arcs. Il le donna à un Italien qu'il avait connu sur un chantier de ballast.

— Tiens, dit-il, je ne veux plus garder cette arme. Je ne suis pas un bandit !

L'Italien, fort gêné, n'osa refuser, et alla accrocher le fusil à la clôture d'un jardin.

Puis, le plus simplement du monde. Zaïmis pénétra dans un café, demanda à boire, se fit donner du pain. Le tocsin sonnait. Des patrouilles de gendarmes sillonnaient les rues. Elles passèrent à *cinquante mètres* du fugitif. Mais Zaïmis ne bougeait pas. Il savait que ceux qui l'entouraient, qui l'avaient reconnu, ne bougeraient pas, eux aussi. On ne signala son passage que lorsqu'il fut hors d'atteinte.

Zaïmis, assis sur un puits, est surpris à l'improviste par l'objectif de notre collaborateur.

On lui avait donné quelques subsides, un pardessus, des souliers, en lui souhaitant bonne chance. On se souvenait de lui comme d'un homme courageux, sobre, économe, mais sur qui s'acharnait le destin. Les sous qu'il avait patiemment amassés, après des journées et des journées de peine, il les avait perdus, dans le krach du Comptoir du Golfe, à Saint-Tropez (près de 20.000 francs)... Cette histoire de vol de magnéto, à Sainte-Maxime, dans laquelle il avait été compromis et qui avait déclenché la série de ses malheurs, paraissait, à beaucoup, peu vraisemblable. A tort ou à raison, on ne voulait pas admettre que Zaïmis fût devenu, aussi soudainement, un vaurien redoutable.

Et Zaïmis, aussi tranquillement qu'il y était venu, quitta les Arcs.

Il n'alla pas loin. Tandis qu'on le signalait un peu partout, des Issambres au Thoronet, de Cavalaire à Carcès, de Grimaud à Collobrières, il allait se réfugier dans une bastide déserte, bien abritée, insoupçonnable.

Il ne put y loger longtemps. Non pas que les patrouilles de la maréchaussée l'eussent repéré, mais la bastide venait d'être vendue — vendue sur papier — et le nouveau propriétaire crut bon tout de même d'aller la visiter.

Il y trouva Zaïmis. Zaïmis qui dormait, bercé par le chant des grillons, la tête sur sa besace.

— Vous voyez, fit-il constater, je n'ai rien abîmé.

Le propriétaire gronda le hors-la-loi, puis, considérant de plus près cet homme réputé redoutable, et qui n'avait sur lui d'autre arme qu'un canif à couper les châtaignes, prit pitié.

— Allez, dit-il, débine-toi. Je ne t'ai pas vu. Voilà même une peau de chat pour te protéger des fraîcheurs de la nuit. Tu n'attraperas pas une pleurésie.

Et Zaïmis s'en alla comme il était venu.

Les hors-la-loi du maquis des Maures

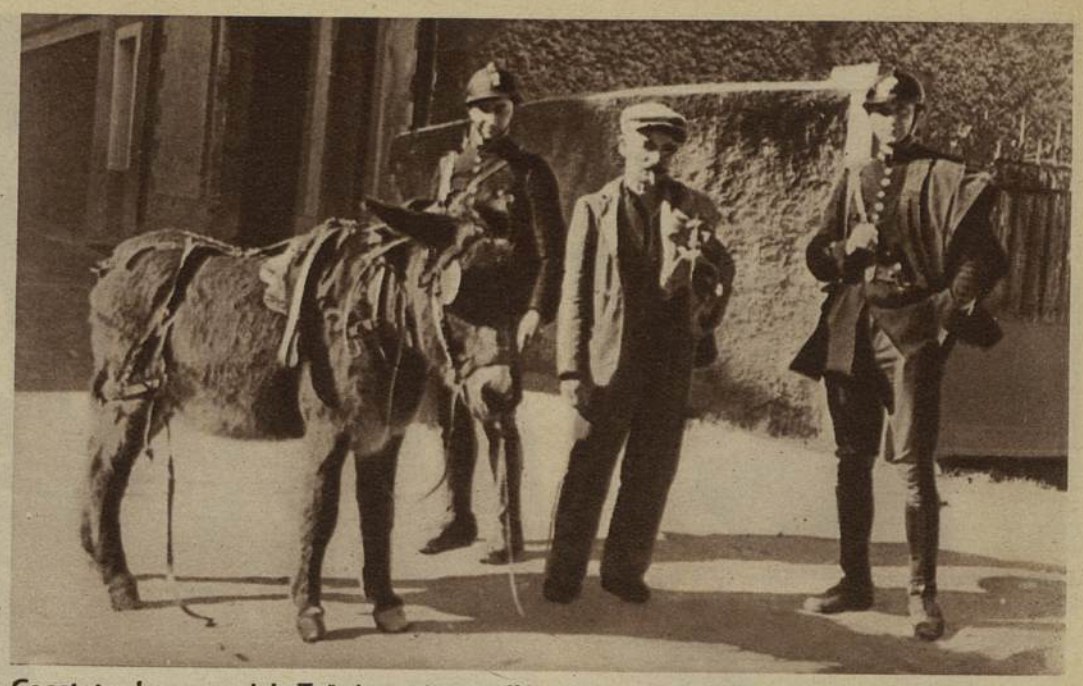
C'est tout ce qu'on avait d'abord consenti à me dire.

On m'avait mis sur les pas du fugitif, on m'avait désigné ses premiers refuges, laissé flairer sa trace. Mais je sentais qu'il serait difficile d'en savoir plus. La confiance qu'on m'accordait se limitait à cette évocation des premières heures de l'existence de l'homme traqué.

Conforti, le malheureux gendarme victime du drame.

Les battues ont cessé. Mais les gendarmes continuent à patrouiller sur les routes, casqués, mousqueton au poing, prêts à bondir à la moindre alerte sur l'homme traqué des Maures.

ZAÏMIS



Cocatopoulos, un ami de Zaïmis, est interpellé par les gendarmes, mais, comme tant d'autres, il déclare ignorer ce qu'est devenu le fugitif depuis sa dernière et brève apparition aux Arcs.

Il n'a pour seule arme qu'une jumelle dont il se sert pour éviter toute surprise fâcheuse.

— Il est parti dans cette direction, me disait-on, en me fixant un point très vague sur la carte. Dans l'abri où il vit, seul, depuis des semaines, il domine un vaste cirque de vallées forestières. Son rayon de visibilité est de trois kilomètres. Il a une jumelle, une jumelle réglementaire. Personne ne l'approche. Ceux qui le ravitaillent lui déposent un panier, à un endroit convenu. Vous désignerait-on son refuge qu'il vous serait impossible de lui parler. Il vous verrait venir. Il se cacherait. Il attendrait, patiemment, que vous vous soyez éloigné de nouveau. Zaïmis n'a confiance qu'en lui-même.

— Faites-lui dire qui je suis un reporter qui veut l'entendre et pour qui le secret professionnel est un devoir élémentaire.

— Il est comme beaucoup d'Orientaux, méfiant et têtu. Ses amis ne connaissent rien de son passé. Y a-t-il un secret dans sa vie ? C'est probable. Il ne le dit pas. Pourquoi a-t-il tant redouté l'expulsion qui le frappait? Voilà peut-être l'aspect le plus pathétique de l'énigme. Il n'est pas le seul dans son cas. Savez-vous qu'il y a d'autres Zaïmis dans le massif des Maures ? Je ne parle pas d'individus qui ont un meurtre sur la conscience, mais des étrangers, dont la carte d'identité n'a pas été renouvelée, des Italiens pour la plupart, et qui, par peur de l'expulsion, se sont réfugiés dans le maquis...

Nous roulions en auto. Nous montions vers les hauts sommets de la Sauvette et de Notre-Dame des Anges, la vierge des Maures. L'air, plus vif, nous apportait les parfums des genêts et des bruyères. On me désignait, sous les sombres feuillages des pins et des chênes-lièges, épargnés par les ravages de l'incendie, les « paillotes » des « bouscatiers », les bastides en ruines, les sentiers encombrés de troncs « saignants » de résine.

— Mais comment vivent-ils, ces hommes, dans ce maquis mystérieux et sauvage ?

— Bah ! jamais personne n'est mort de faim dans notre belle Provence ! D'octobre à mars, il y a les châtaignes. Il y a les sacs de pommes de pin, il y a le travail du bois, du liège. Une journée par-ci, une journée par-là. Parfois l'aubaine d'un fromage et d'une cruche de vin dans un cabanon. Evidemment, tous ces hors-la-loi chapardent, braconnent. Mais on les sait inoffensifs.

— Bah ! disent les paysans, ce sont des Piémontais.

« On ferme les yeux. Les plaintes sont rares. Dans le maquis des Maures, un homme en rupture de légalité peut vivre des années sans craindre autre chose qu'une patrouille de gendarmes. Le paysan, chez nous, a bon cœur. Les règles de l'hospitalité sont sacrées. Il y a, au-dessus des lois, une sorte de solidarité de la pauvreté. Et puis, dans nos régions, où la douceur de vivre, la beauté des sites, vous façonnent une âme indépendante, on n'aime guère les gens de justice. C'est de tradition. Les gendarmes, passe encore. Mais on redoute la police en civil, les agents des fraudes qui, sournoisement, se font offrir à boire, goûtent le pastis, et collent une amende... Tout cela vous paraîtra peut-être vous éloigner de Zaïmis. Pas tant que cela, pourtant...

— A propos de pastis, dis-je.

Nous étions redescendus par l'admirable forêt du Dom, par Bormes-les-Mimosas, jusqu'au Lavandou. Chez Vincent, l'ami des pêcheurs et des Montmartrois, on joua les verres au poker d'as.

Nous parlâmes encore de Zaïmis.

— Je l'ai bien connu, fit quelqu'un, quand il travaillait à Cavalaire. Un seul d'entre nous, l'autre jour, participa à la battue. Il a été mis à l'index.

Un soir, dans l'asile de la forêt...

Les jours passaient. Je désespérais de retrouver Zaïmis, de l'entendre, quand un soir...

Le hasard, il est vrai, m'avait aidé. L'amitié aussi. Ceux qui avaient pris pitié du hors-la-loi avaient fini par prendre pitié du reporter.

— Le pôvre, disait-on, il se ronge les sangs, vous voyez pas que ses cheveux blanchissent. Et dire qu'à Paris, on doit croire qu'il passe ses journées à jouer aux boules.

C'est de moi qu'on parlait ainsi.

On finit par me remettre un plan.

— Tenez, c'est là.

Le doigt pointait vers une petite croix.

— Il y a, de la route, dix kilomètres à faire à pied. Prenez de bons souliers ferrés, des provisions, des forces, et de la patience. Et allez-y, la chance peut-être vous servira.

— Zaïmis est-il informé de ma visite ?

— Oui et non, enfin vous verrez... Espérez un peu...

Je partis. Raoul Bérenguier, historiographe des *Brigands du Var*, chroniqueur passionné des vestiges du passé des Maures, m'accompagnait. Il avait une carte d'état-major. Je bourrais ma pipe. Nous nous mîmes en route...

Ce que furent ces deux journées de recherches harassantes, d'attentes lancinantes, d'émotions tendues et épuisantes, l'oublierons-nous, vieux camarade ?

Et ce décor bouleversant des Maures, à la fois farouche et grandiose, frémissant et désolé, cette solitude, ce grand silence nourri du ruissellement des eaux, dans les vallées étroites !...

On oubliait parfois Zaïmis, pour contempler ces cascades de collines aux beaux arbres foudroyés par le feu du ciel et des hommes, ces troncs énormes, plusieurs fois centenaires, creusés, noircis en dedans, argentés au dehors. Mais, partout, le fantôme de Zaïmis, la légende de Zaïmis nous ramenait à notre but.

Ces pas, sur le sable humide du sentier, c'était peut-être lui qui les avait tracés; ces cendres, ces branches calcinées, l'endroit où il avait allumé du feu ; cet arbre, cette bastide en ruines, ce ruisseau bouillonnant sur son lit de pierres, tout ce maquis désert et parfumé, où l'ombre de l'illustre Maurin semblait nous faire escorte, tout n'évoquait-il pas celui que nous cherchions, et que nous finissions par identifier à l'éternel symbole de l'homme traqué ?

Après une journée de marche, nous étions arrivés au but, je veux dire au point qu'on nous avait fixés.

Nous apercevions très bien la bastide abandonnée, où Zaïmis a fixé son gîte, l'éperon d'où il domine les sentiers de montagne, d'où il épie les bruits de la route. Mais où était-il, lui, le proscrit, Stephano Zaïmis, « Tienne », comme l'appellent les paysans ?

Nous avançâmes. Nous étions à découvert. On entendait, quelque part, tintinnabuler la cloche d'un troupeau de chèvres. Un ruisseau courait à nos pieds. Des crapauds fuyaient à notre approche. Les cystes et les cytises tapissaient la clairière...

Il fallut renoncer, ce soir-là, à rejoindre Zaïmis. Nous le sentions présent, mais invisible, inquiet, méfiant, sur ses gardes, prêt à fuir à la moindre alerte. Nous allâmes coucher dans un village proche ; puis, le lendemain, au petit jour, nous repartîmes.

La chance a failli nous servir, dès les premières heures. Nous l'aperçûmes. A n'en point douter, c'était lui. Il n'avait pas la démarche d'un homme libre. Un chien gambadait à ses côtés. Nous vit-il, quand nous pressâmes le pas pour le rejoindre ? Je ne saurais le dire. Mais il disparut. Nous le revîmes dans la journée. Il était assis sur la margelle d'un vieux puits. Sans qu'il s'en doutât, je braquai mon objectif. Mais là encore, quand nous fîmes mine de nous approcher, il nous échappa.

Les heures passaient. Le ciel s'assombrissait. Des menaces d'orage grondaient au loin. Des nuages, semblables à de blanches fumées, couronnaient les crêtes. Et soudain, alors qu'une fois de plus, nous désespérions de l'atteindre, Zaïmis l'insaisissable surgit devant nous au détour du sentier.

Il ne pouvait fuir. Nous nous doutions qu'il devait passer là. Nous cernions le chemin. L'homme sursauta, puis, levant la main, vint vers nous.

Il avait une casquette à carreaux assez reconnaissable, une sorte de manteau de berger qui le protégeait jusqu'aux genoux, un cache-nez à rayures et de gros souliers de montagne.

L'homme est un solide gaillard au visage basané, barré d'une moustache noire, sous un nez assez fort. J'ai lu sur la fiche d'une entreprise qui l'employa qu'il déclarait être né en 1889. Je ne le crois pas. Il est certainement plus âgé. Quarante-cinq ans sans doute. Son front raviné est large, ses cheveux drus et grisonnants par place. Il parle assez correctement le français, avec l'accent zézayant des Orientaux. Mais il n'est pas très bavard, il ne se livre guère.

Je voulais tout d'abord lui faire parler de son passé, de ses origines. Il me ramena au drame qui l'oblige à vivre en homme traqué, à se cacher comme un proscrit, au drame qui déjà le condamne au châtiment de la solitude.

— Non, je ne suis pas un assassin, fit-il, comme s'il poursuivait un dialogue avec lui-même ; je ne suis pas un bandit qu'on abat comme une bête féroce, au coin d'un bois. Si j'étais un bandit, j'aurais une arme pour me défendre. Je n'en ai pas. Je n'ai que ça...

Il me montrait sa jumelle, une forte jumelle d'artillerie...

— Pourtant, c'est bien toi qui as tué le gendarme Conforti.

Zaïmis eut un grand geste impatient, comme s'il voulait écarter quelque image obsédante.

— Je ne suis pas un bandit, répéta-t-il, têtu. On m'a « satonné », on m'a roué de coups pour me faire avouer un vol que je n'ai pas commis. Qu'aurais-je fait d'une magnéto, je vous le demande ? J'ai eu la joue ouverte à coups de talon. J'en porte encore la cicatrice, et c'est pourquoi je ne peux raser ma moustache... A ma sortie de prison, je ne voulais pas être expulsé. Je ne le méritais pas. Je suis allé habiter aux Gamelins.

— Seul ?

Il hésita. J'insistai.

— Tes amis prétendent que deux hommes, un Grec et un Italien, vivaient avec toi et qu'ils ont, depuis le meurtre du gendarme, tous les deux disparu.

Zaïmis resta un moment silencieux ; je crus qu'il allait répondre, mais il se ravisa et enchaîna.

— Moi, je ne sais rien. J'étais en train de dormir, lorsque soudain je fus réveillé par des éclats de voix. Je vis que la maison était cernée par des gendarmes. Je ne songeais pas tout d'abord à fuir lorsque, brutalement, des coups de feu éclatèrent. Une vraie fusillade. J'ai voulu fuir par derrière. Un troisième gendarme surgit devant moi...

— Et tu as tiré...

— A l'endroit où je me trouvais, je ne pouvais pas l'atteindre au ventre.

Le crépuscule enveloppait la vallée, avec une grande lueur cuivrée vers le sud, dans la direction de la mer... La brume descendait lentement et, avec elle, un silence sans cesse plus émouvant. Derrière les branches déchiquetées, qui semblaient se dresser vers le ciel comme des gestes de malédiction, la lune trouble se dessinait comme un témoin équivoque et gênant.

Zaïmis me racontait son existence d'homme du maquis, cueillant ici des champignons, de la salade sauvage, ramassant là des pommes de pin, tendant des pièges aux grives, aux lapins, préparant du gibier en conserves.

— Question d'habitude, disait-il ; je suis mieux dans ce bled que dans un port, où l'on me dénoncerait.

— Puisque tu assures n'avoir pas tué, pourquoi ne pas te rendre ?

Il me regarda, soudain inquiet. Il regarda mon compagnon. Etions-nous venus pour négocier sa reddition ?

— Quand on ne me considérera plus comme un bandit, je me rendrai... D'ici là...

Il releva le col de son manteau et s'éloigna.

La nuit était tombée. Dans le vaste silence, on entendait à peine le bruit des pas s'éloigner sur les pierres du chemin. Des grillons chantaient. La cloche d'un troupeau tintait, au loin. L'eau d'un ruisseau murmurait doucement dans l'ombre.

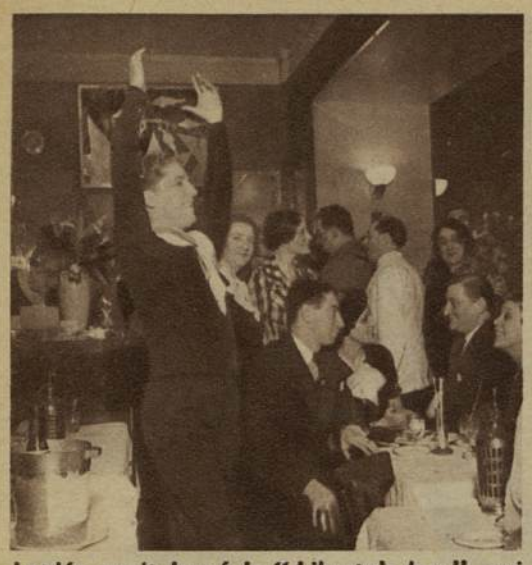
L'homme traqué retournait à sa solitude.

Marcel MONTARRON.

On a tiré, au hasard, un peu partout, sur d'inoffensifs chemineaux qui, terrorisés, se sont enfuis, sans attendre d'autres explications, abandonnant leur besace et leur litre de vin.

Les 9

Au " Gerny's bar ", le patron ne dédaignait pas de jouer des sketches avec un partenaire.



Leplée avait lancé le " Liberty's bar ", qui connut un succès immédiat et foudroyant.

Leplée se délassait souvent à la campagne.

Son chien n'aboya pas à l'arrivée des intrus.

La photo d'identité du passeport de Leplée.

Entraîneur des nuits de Paris, Leplée n'en goûtait que mieux les joies de la mer.

Il y a quelques jours, le docteur Paul, le médecin légiste dont on retrouve la silhouette dans tous les procès et toutes les instructions célèbres, fut pris de l'envie d'entendre la nouvelle chanteuse réaliste que la mode et le snobisme ont installée depuis quelques mois au ciel de l'actualité, la « Môme Piaf ». Il savait qu'elle se produit dans le nouveau restaurant de la rue Pierre-Charron, qu'avait ouvert Louis Leplée, transfuge de Montmartre dont il avait fait les beaux soirs.

Le docteur alla donc au « Gerny's » qui, naturellement, était plein à craquer. Mécontent de s'être dérangé pour rien, le docteur Paul ressortit assez dépité. Leplée, en bon patron de boîte, le poursuivit jusque sur le trottoir en s'excusant.

— Vous ne me reverrez pas! dit le docteur avec vivacité.

Leplée eut un bon sourire :

— Mais si, docteur. Je suis sûr que nous nous reverrons bientôt.

Le surlendemain, à l'heure du déjeuner, un coup de téléphone de la Préfecture alerta le médecin légiste. On le réclamait, avenue de la Grande-Armée, où on avait assassiné quelqu'un. Le docteur arriva et trouva, au fond d'un appartement moderne, sur un lit défait, un homme à moitié nu, déjà glacé. Sous son œil droit, il y avait un petit trou violet d'où le sang ne coulait même pas. Et, au moment où il reconnut le mort, le docteur Paul se rappela la phrase de Leplée, l'avant-veille :

— Mais si, docteur, vous me reverrez bientôt.

Quelques heures après, devant le commissariat de Chaillot, où les inspecteurs de la Police Judiciaire interrogent les premiers témoins, un homme s'approche, déjà vieux, au visage flétri, à la peau blême, adroitement fardé aux joues et aux lèvres. Tous ses gestes sont mièvres, féminins. Il froisse nerveusement dans ses doigts un mouchoir de soie. Il essaie d'apprendre, par ceux qui entrent et qui sortent, les détails de l'assassinat. Et on entend murmurer une étrange voix de vieille femme :

— Après Dufrenne, Leplée. Ils nous les tueront donc tous !

Louis Leplée était ce qu'on appelle un personnage bien parisien. Il fit une carrière honorable au music-hall, et on l'entendit même au Casino de Paris donner la réplique à Maurice Chevalier. Déjà, à cette époque, il manifesta un goût très vif pour les petits jeunes gens. Il faut dire à sa louange qu'il ne s'en cacha jamais, ne s'abrita derrière aucune façade hypocrite. Au contraire, il afficha toujours ce que d'autres appelaient son vice et que, lui, appelait son goût. Aussi bien, cette ostentation et cette désinvolture contribuèrent-elles bientôt à lui faire une légende qui, habilement exploitée, lui valut un fructueux succès. Ce qui est permis aux femmes et ce qui est même recommandé aux grandes vedettes, c'est-à-dire de vieillir sur la scène, est refusé aux hommes. La voix de Leplée, qui n'avait jamais été d'un pur cristal, cessa d'être intelligible après le troisième rang d'orchestre. D'ailleurs, il était revenu de la guerre, qu'il avait faite chiquement, avec une blessure à la jambe qui l'avait laissé boiteux. Il abandonna la scène. Mais il lui restait sa bonne humeur, ses qualités d'entraîneur de fêtes, sa truculence, son sens commercial et, surtout, ses relations dans ce milieu étrange d'homosexuels et de snobs qui est une franc-maçonnerie très fermée. La coïncidence est curieuse, elle est macabre et, qui sait, elle pourrait être révélatrice : le premier qui lui donna sa chance fut Oscar Dufrenne.

Le directeur du Palace le connaissait. Ils étaient d'ailleurs à peu près du même âge, et peut-être avaient-ils fait ensemble quelques parties fines. Toujours est-il que le généreux et frivole conseiller municipal céda à Leplée le sous-sol du Palace pour y installer un petit cabaret de nuit. C'était l'époque triomphante du Paris d'après-guerre, où il n'y avait qu'à installer trois nègres et un saxophone dans une cave peinturlurée de toutes les couleurs pour y attirer des Américains dont les poches étaient bourrées de ce ridicule petit argent français qui valait si peu de dollars. Quand il eut assez d'argent, Leplée remonta vers la Butte d'amour de sa jeunesse et, au coin de la place Blanche, s'installa au « Liberty's bar ». Là, ce fut le succès immédiat, foudroyant. Juste à la limite de la licence permise, Leplée avait donné carrément à son cabaret le ton équivoque qui était le sien ; lui-même chantait en se trémoussant, habillé en femme. Son associé, « Bobette », fardé comme une fille, accueillait les clients en frétillant. Il y avait même des femmes, mais elles ne chantaient que des chansons d'une grivoiserie à faire rougir un corps de garde. Jusqu'en 1932, tout Paris défila au « Liberty's ». Puis, Leplée se lassa de Montmartre, abandonna la boîte à son associé et alla fonder un restaurant dans un quartier calme, rue de Port-Mahon, qu'il appela le « Gerny's ». A ce moment, il semblait las, désireux de continuer un commerce plus calme, moins tapageur. Et, en effet, le « Gerny's » était un restaurant à peu près comme les autres, où on servait, ma foi, d'excellente cuisine. Seulement, à l'heure du dessert, le démon reprenait le vieux chanteur. Il écartait les tables, prenait une rose entre deux doigts, retroussait de l'autre main une jupe imaginaire et lançait une de ses chansons à succès.

Mais il n'était pas fait pour cette vie presque bourgeoise. Il lui fallait des boîtes éclatantes, qui durent jusqu'à l'aube, où le patron doit soutenir seul, en payant de ses nerfs, un train d'enfer, sous peine de ruine. Il lança aux Champs-Elysées, rue Pierre-Charron, un nouveau « Gerny's ». Sa formule était originale, puisqu'il s'agissait d'un restaurant qui ouvrait à neuf heures du soir et où les attractions se succédaient sans interruption jusqu'à quatre heures du matin. Ce qui fait qu'on ne savait jamais si les gens qui étaient là étaient en train de dîner ou de souper. Sur toutes les tables, en effet, traînaient toujours, parmi les fleurs et les serpentins, des viandes, des fruits, du caviar et des bouteilles de champagne.

On peut dire que, dans le Paris de la crise, entre Montmartre et Montparnasse agonisants, Leplée réussit à maintenir un ton de luxe factice et d'insouciance brillante. Le « Gerny's » était toujours plein et on y trouvait, tous les soirs, le personnel attitré du Paris qui s'amuse, les actrices en renom, les écrivains célèbres, les jeunes parlementaires. D'ailleurs, Leplée, sans lésiner, engageait les attractions les plus chères, offrait à ses clients les meilleurs chanteurs du moment.

Les bonnes attractions s'usent vite, et Paris fait une consommation effrayante de ces petites gloires d'une saison. Paris, surtout, a épuisé la génération des chanteuses réalistes. Yvonne Georges et Claudine Boria sont mortes, Damia et Fréhel, toujours vaillamment sur la brèche, ont vieilli. Lucienne Boyer elle-même ne peut plus nous surprendre. Il manquait une voix jeune pour redonner du sang aux vieilles chansons du malheur.

Leplée y pensait, un jour qu'il se promenait dans les rues de Montmartre. Il s'arrêta dans le cercle de badauds qu'attirait la parade de chanteurs ambulants. Un homme assis sur une caisse, un mégot au coin de la bouche, jouait de l'accordéon, et une petite fille, à l'étroit visage souffreteux, ses épaules minces serrées dans une petite robe de quatre sous, chantait. Elle n'avait pas de talent, même pas de voix. Mais, bravement, de tout son cœur, elle chantait la chanson des filles des rues. Quelques sous tombèrent, les badauds se dispersèrent, elle s'arrêta. Mais un dernier passant était resté, qui la regardait. Le vieux cabotin au visage flétri, au cœur usé, était bouleversé. Toute la poésie de sa jeunesse lui remontait à la gorge. Il appela la petite :

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Vous voyez bien, je chante.

— Qu'est-ce que tu gagnes ?

— Ça dépend ! De quoi bouffer, à peu près.

— Tu es seule ?

— Oh ! j'ai plus de parents, bien sûr. Mais j'ai un petit homme.

Leplée réfléchissait. Il finit par lui dire :

— Viens me voir ce soir, dans mon cabaret. Si tu veux, je ferai de toi une vedette.

Les concierges n'aperçurent les agresseurs que lorsqu'ils sortaient de l'immeuble.

Il s'en retourna pour s'en aller, puis se ravisa, se tourna vers la petite qui le regardait, stupéfaite :

— J'avais oublié de te demander : comment t'appelles-tu ?

— La Môme Piaf, répondit-elle.

Cela se passait il y a quelques mois. Une semaine après, la petite chanteuse des rues était célèbre. Depuis six mois, tout Paris défile au « Gerny's » pour entendre chanter la Môme Piaf.

Leplée avait eu l'habileté de ne la changer en rien, de la tenir sous une discipline assez stricte pour qu'elle ne joue pas aux stars. Elle apparaissait dans ce cabaret de luxe telle que Leplée l'avait rencontrée sur le trottoir, avec ses vieux souliers, ses bas de coton, son pull-over sans couleur, sa pauvre petite gueule sans fard, ses cheveux raides et ternes, la mendiante au cœur immense, la vagabonde à l'auréole, celle qu'un Charlie Chaplin, qu'un Charlot aimerait rencontrer pour la prendre par la main et la mener pusqu'au bout de la large route de la fatigue et de la faim.

C'était parfait. Des chanteurs en smoking, des diseuses en fanfreluches étaient passés. Et, dans la salle, dans l'étroit espace ménagé entre les tables où s'étalaient les plastrons et les robes du soir, les camélias et les perles, s'avançait cette pauvre petite chose misérable qui se tordait les mains, qui clignait des yeux et qui chantait.

D'un coup, les gens se taisaient, les snobs cessaient de rire. Elle y allait de sa gouaalante, et on sentait que plus rien n'existait autour d'elle. Elle était vraiment sur la zone et elle chantait le malheur. Quand elle avait fini, tremblante, épuisée, pendant que les mondains suffoqués l'acclamaient, elle courait dans la cuisine et se jetait dans les bras de Leplée qui l'attendait, chaque soir ému comme un enfant, comme un débutant.

Le vieux viveur, au bout d'une carrière trouble, se regagnait d'un coup une jeunesse, se refaisait une sorte de pureté en protégeant la môme, retrouvait la fraîcheur qu'il avait oubliée. Il s'attendrissait, calmait cette enfant qui pleurait d'émotion contre sa poitrine, il en faisait sa confidente, lui racontait tout. Elle-même, naturellement, le tenait pour son tuteur, son protecteur, lui disait les soucis de son petit cœur. Elle avait un ami, un dur, un garçon du milieu qui sortait de prison, et qu'elle aimait parce qu'il la battait. Vous pensez bien que ce garçon avait vu avec satisfaction le changement de fortune de sa maîtresse. Elle gagnait maintenant de l'argent. On le vit arriver, arrogant et narquois, au « Gerny's ». Les premières fois, elle l'accueillait gentiment, émue de lui faire les honneurs de la maison. Mais il devint vite insolent et brutal. Le gâteau était trop beau, il se sentait les dents longues. La petite prit peur, alla

Quatre Tueurs -

demander à Leplée de la protéger. Et, un soir, le patron prit le barbeau dans un coin.

— Ecoute voir, mon gars. Toi et la môme, c'est fini. Tu diras ce que tu voudras, que c'est injuste et que tu t'en fiches, ça ne changera rien. La môme n'est plus la morveuse de ruisseau que tu as connue et qui t'a aimé. Elle a une vie, maintenant, et un avenir. Tu n'es plus dans le coup. Va-t'en. Et gare à toi si tu fais des histoires. Je connais le moyen de te fermer la gueule.

L'homme regarda Leplée et s'en alla sans un mot.

Libre du coup, Piaf n'abusa pas de sa liberté. Aussi bien ne pouvait-elle pas la supporter. Elle se prit d'amour très tendre pour un petit gars à casquette, frais et fier. Car la môme pouvait chanter devant les rupins. Elle n'était pas pour eux. Son cœur restait aux garçons de la zone.

Louis Leplée habitait une luxueuse garçonnière de l'avenue des Champs-Elysées.

La vie continua, et le succès pour Piaf et pour Leplée. Depuis quelque temps, il s'était même offert une directrice, une super-entraîneuse, Laure Jarny, lionne de Paris, reine des Six-Jours, une des filles les plus délicieusement folles que Montmartre et Longchamp aient connues. Laure, droite dans sa robe de soie noire, secouant sa crinière rousse, entraînait les buveurs et entonnait avec Leplée les chœurs à boire et à aimer qui animaient la fin des nuits au « Gerny's ».

Laure Jarny, il y a quelques années l'inséparable amie d'Yvette Laurent, qui s'est suicidée l'autre semaine à Monte-Carlo. La fièvre de Paris use, use, brûle ses figurants dans une terrible chaudière !

Dans la nuit de dimanche à lundi, le « Gerny's » ne connut un peu de détente que vers trois heures. La soirée avait été dure. La Môme Piaf, brisée, demanda la permission de partir.

— Va, mon loupiot, dit Leplée. Et viens déjeuner à la maison avec moi, à midi. Tu sais que nous devons aller à la radio où tu chantes dans l'après-midi.

Piaf ramassa son mince manteau à col de lapin, son béret de laine, et s'en alla. Leplée but encore du champagne avec des amis, des artistes arrivés au dernier moment. A quatre heures et demie, enfin, il eut fini. Il rentra, seul, chez lui.

Il était las, un peu triste. C'est l'affreux destin de ceux qui n'ont jamais eu auprès d'eux l'amour d'une femme, une tendresse et une présence féminines, de sentir plus que les autres le poids de la solitude quand vient la vieillesse. Et puis, cette nuit-là, à la vérité, Leplée n'était pas tranquille. Depuis quelques jours, il sentait autour de lui une obscure menace. On avait téléphoné plusieurs fois au « Gerny's » pour le demander et quand, à sa place, un garçon ou une serveuse avait répondu, on avait raccroché sèchement. Il avait reçu des menaces anonymes. Il savait bien qu'il s'était fait des ennemis dans sa vie mouvementée, et même au cours de sa carrière... sentimentale. Et puis, il avait sur lui, dans une enveloppe, vingt mille francs qu'il venait de recevoir pour le règlement d'une affaire. Il n'aimait pas avoir beaucoup d'argent sur lui. Mais c'était dimanche. Il n'avait pu porter la somme à la banque.

Il arriva, avenue de la Grande-Armée, dans l'appartement qu'il occupait au sixième, seul, puisque sa bonne ne venait que le matin. Il se coucha.

La bonne arriva le matin, à 8 h. 30, avec sa fille qui l'aidait. Elles prirent garde de ne pas réveiller le patron, s'installèrent pour déjeuner dans la cuisine. A 9 h. 30, la fille, qui est mannequin dans une maison de couture, s'en alla. Sur le palier du cinquième, elle croisa quatre hommes qui montaient à pied, la toisèrent en riant. L'un d'eux lui toucha le menton avec insolence. Ces quatre garçons turbulents et joyeux étaient des tueurs.

On connaît le reste : la ruée dans l'appartement des quatre hommes en chapeaux mous et costumes marron et bleus, la vieille bonne italienne ligotée, bâillonnée, gardée à vue par un des bandits, tandis que les trois autres envahissaient la chambre de Leplée endormi. Et la vieille, entendant son maître hurler : « Thérèse ! Thérèse !... Ah ! les salauds !... » Et puis, le bruit assourdi d'un coup de revolver. C'est petit, mesquin, un coup de revolver à bout portant, qui tue un homme.

Les hommes fouillèrent l'appartement, ramassèrent des papiers, sans trouver l'enveloppe aux vingt mille francs.

— Des hommes jeunes, bruns, qui parlaient avec un accent espagnol, dira la bonne à l'interrogatoire.

— C'est fait ? finit par dire celui qui gardait Thérèse, impatienté.

— Oui.

Ils filèrent, abandonnant une trousse parfaite de cambrioleurs, des masques, un attirail tout neuf, trop neuf, trop parfait, semblait-il.

La vieille, ficelée, réussit à se traîner jusqu'à l'entrée, à ouvrir la porte avec son coude, à se traîner dans l'escalier où des voisins la secoururent et donnèrent l'alarme.

Il était 10 h. 20. Dix minutes plus tôt, pendant que les tueurs étaient encore là, le téléphone avait résonné dans la chambre, près du lit où achevait de râler Leplée. C'était l'actrice Edmonde Guy qui, par hasard, téléphonait à son vieux camarade Leplée. C'est une voix d'homme qui lui répondit : « Leplée ? Il dort ! » On raccrocha. Edmonde Guy ne sut que plus tard qu'elle avait eu l'assassin au bout du fil.

La police, arrivée aussitôt, avait trouvé le patron du « Gerny's » mort dans son lit, un bâillon sur la bouche, la chemise relevée jusqu'à la poitrine. Mais la terrible « descente », la ruée des tueurs n'avait laissé que ces traces standard, artificielles, des bâillons préparés et cousus à l'avance, des outils d'apprentis cambrioleurs, un accent espagnol. Le chien de Leplée n'avait pas aboyé. La bonne ne reconnaissait aucun des agresseurs pour un des petits jeunes gens que le vieux Corydon invitait à souper, parfois, chez lui.

L'affaire, si compliquée en apparence, si subtile, si machiavélique, devait forcément reprendre un sens et un rythme normaux. La police mettait en branle son engrenage habituel, celui des crimes crapuleux.

Et l'aventure du Louis Leplée, jeune éphèbe aux soirées 1900 du comte de Montesquiou, jusqu'au Leplée, patron du « Gerny's » et roi de carnaval des invertis, se termine sur la dalle de marbre de la morgue.

Et de la chambre de mort au commissariat, à la Police Judiciaire, au cabaret silencieux et fermé, se traîne en sanglotant une petite ombre chétive, la Môme Piaf, qui cherche son bon dieu.

Luc DORNAIN.

Les enquêteurs ramassèrent des masques et des rossignols abandonnés par les criminels.

Mme Secchi prit les intrus pour des familiers.

Leplée sut " découvrir " la Môme Piaf.

Un locataire de l'immeuble, témoin du drame.

Laure Jarny, la directrice du " Gerny's bar " (à gauche), ***avec la sœur de la victime.***

LES COMPAGNONS D

I. — LE CHATIMENT COMMENCE...

Il y a une quinzaine d'années, le directeur d'un grand journal de province vit entrer dans son bureau un de ses collaborateurs qui lui dit :

— On vient de me communiquer le dossier d'un homme qui est au bagne. Je l'ai lu. Je suis bouleversé.

— Encore un innocent ? murmura le directeur. Je ne crois pas aux erreurs judiciaires.

— Non. L'homme avait signé son crime. Mais il a été trop puni. A vingt ans, en Afrique, un soir de cafard, il a ouvert la figure de son adjudant avec un tesson de bouteille. Cela se passait au temps de l'affaire Dreyfus. On ne plaisantait pas, dans l'armée, avec ce genre d'histoire. Un conseil de guerre l'a condamné aux travaux forcés à perpétuité. L'adjudant en avait eu, lui, pour une semaine d'infirmerie. L'homme est au bagne depuis vingt-cinq ans. Là-bas, il n'a pas fait une faute. Il est orphelin. Personne ne s'occupe de lui. J'ai là son dossier...

Le directeur hocha la tête :

— Allez-y, mon vieux...

Le journaliste fit un long article. Un parlementaire local le fit lire au ministre de la Justice. L'homme fut gracié. Trois mois après, le rédacteur dit à son directeur :

— Patron, le forçat que nous avons fait gracier est là. Il veut vous remercier.

L'homme entra. Il était maigre, jaune, avec des yeux de fièvre et des mains tremblantes d'une joie, d'un espoir insensés. Et, malgré son corps à demi ruiné et cet air de bête traquée dont ne peuvent se débarrasser ceux qui ont connu la chiourme, on devinait encore dans sa voix, dans son regard, un peu de fraîcheur et de foi. Il restait un enfant puni, si longtemps puni !

Le directeur lui serra la main.

— Allez, tâchez de vous mettre sérieusement au travail. Vous n'êtes pas vieux, encore. Je suis sûr que vous reprendrez une place dans la société. Voilà un peu d'argent pour le début.

L'homme remercia, partit en relevant la tête, en serrant les dents. Comme il allait travailler, de tout son cœur ! Comme il allait vivre, pour rattraper sa jeunesse perdue !...

Six mois après, il revint chez le directeur du journal. Et ces six mois l'avaient autant meurtri qu'un quart de siècle de bagne. Il était encore plus maigre, encore plus jaune. Ses yeux étaient rouges. Il chancelait de faiblesse. mais sa bouche avait pris une crispation dure, méchante.

— J'étais fou, dit-il avec effort. Je croyais qu'il me suffisait d'avoir du courage et de la bonne volonté pour me reclasser. Partout où je me suis présenté, on m'a fait comprendre que je ne serais jamais qu'un forçat. Alors, j'ai cherché seulement à vivre. Et puis j'ai demandé qu'on me permette de travailler pour manger... C'était encore trop. Deux fois, j'ai réussi à me faire embaucher, par surprise. Deux fois, les gendarmes et la police, au bout de quelques jours, sont venus, m'ont interrogé, m'ont tourmenté, m'ont menacé. Et on m'a chassé. Je n'ai pas de papiers qui ne portent le tampon de la Pénitentiaire, et c'est pire que la marque au fer rouge que l'on mettait autrefois sur l'épaule des galériens, comme nous le racontaient les vieux, là-bas, à Cayenne. Je suis allé voir les policiers, je leur ai expliqué que je demandais seulement l'oubli, le travail. Ils m'ont répondu :

« — Ça va ! On connaît la chanson. On t'a à l'œil.

« Depuis trois jours, je n'ai pas de gîte, je n'ai pas mangé. Mais ce n'est pas la faim qui me fait peur. Si je suis venu, si je vous demande de me protéger, c'est que j'ai peur de céder, d'être pris dans l'engrenage. J'ai peur de faire un mauvais coup. Voilà, monsieur. Vous m'avez sauvé une première fois. Il paraît que ce n'était rien, que ce n'était pas le sauvetage le plus difficile. Il faut me sauver une seconde fois. »

Le directeur se leva. Il se trouvait qu'il était droit, simple, et même bon. Il réfléchit. Il regarda longuement l'homme :

— Vous avez un métier ?

— J'étais comptable ; je débutais quand le malheur m'est arrivé.

— C'est bien, dit le directeur en scandant les mots. Je vous prends comme caissier.

Ne faisons pas, des gens, des saints. Il se mêlait à la décision du patron, à ce réflexe, une bonne part de gageure, de sport Enfin, il la prit. Et alors, il vit l'homme qui avait peur de faire un mauvais coup blêmir, le regarder avec des yeux effarés, presque saisi de terreur et, brusquement, se défaire, se casser, s'écrouler à genoux, en sanglotant.

Il prit son poste. Au début, il semblait vivre dans un rêve, sursautait quand on l'appelait, n'osait pas parler à ses collègues de l'administration du journal, hésitait avant de serrer la main qu'on lui tendait. Il avait des sueurs froides en comptant les liasses de billets de banque. Le jour où on lui donna les clefs du coffre-fort, il manqua défaillir. Peu à peu, il se calma, il se rassura...

Quinze ans ont passé.

Il est toujours le caissier.

Il est aussi, maintenant, le chef comptable de ce journal provincial qui a grandi, lui aussi. Il s'est marié, il a des enfants. Il a pris du ventre et de l'importance. C'est à peine si, de temps en temps, un coup de fièvre vient le tordre pendant une nuit et lui rappeler le souvenir de la Guyane. Il y a peu de temps, il parlait longuement, affectueusement, avec son patron, celui qui l'avait sauvé deux fois. Et il lui racontait ceci qui donnera un beau sujet de méditation aux psychiâtres, aux partisans du refoulement, et même à tout le monde.

— C'était quelques mois après être entré ici. Je n'avais pas encore réalisé exactement ce qui m'arrivait, qu'on m'eût fait confiance à ce point de livrer la caisse à un ancien bagnard. Et, une nuit, j'ai eu un cauchemar. J'ai rêvé que j'étais dans la ville avec l'argent de la caisse sur moi, tout l'argent, et que *j'avais oublié l'adresse du journal.* Et j'errais, je courais, je m'affolais, je sanglotais.

C'est tout. Cette histoire, à laquelle je n'ai pas ajouté un détail, un enjolivement, je veux la dédier à certaines personnes et à certaines administrations. Mais je ne ferai cette dédicace qu'à la fin de cette enquête.

Pour vous dire la vérité, c'est un peu l'histoire qui m'a donné l'idée de l'enquête. Et j'avoue, humblement, qu'en l'imaginant je ne la voyais pas si large, si nourrie. Quand j'en ai parlé à Marius Larique, il m'a répondu :

— C'est un coup de pile ou face. Ou nous ne recevrons rien, ou alors ce sera étonnant.

Et, l'été dernier, nous avons lancé dans *Détective* un appel. Nous disions, nous criions dans l'espace :

— QU'ETES-VOUS DEVENUS ? Vous qui avez été punis, qui avez subi une condamnation, QU'ETES-VOUS DEVENUS en sortant de la prison ou du bagne ? Vous a-t-on aidés, vous a-t-on secourus moralement ou, au contraire, vous a-t-on repoussés dans votre boue ? La société permet-elle à un délinquant qui a payé sa dette de se reclasser ?

Je pensais que nous recevrions quelques lettres honteuses et anodines. Je ne savais pas que les hommes que le destin a tordus pouvaient avoir tant de courage ou, plutôt, que la rancœur pouvait s'épurer, s'élever jusqu'à une sorte d'amère ostentation. J'ai reçu des centaines de lettres. Toutes étaient intéressantes. Beaucoup étaient remarquables. Quelques-unes étaient bouleversantes. Il y avait de véritables confessions, des pages d'écritures serrées, et, mieux, des cahiers qui contenaient le récit de toute une vie d'homme, commencés au sortir de l'enfance, continués en cachette, en prison, terminés avec l'encre forte et bien noire de la liberté.

C'est surtout la confiance de tous qui m'a touché. Des évadés, toujours susceptibles d'être repris, m'ont donné leur nom et leur adresse. D'anciens condamnés, devenus des notables estimés de tous, des pères de famille respectés de leurs enfants ignorants du passé, ont rouvert cet affreux passé, pour moi.

Huit mois ont passé depuis que nous avons publié cet appel. Nous nous excusons, auprès de ceux qui nous ont répondu avec cet élan, cette amitié, de commencer ce reportage si tard. Nous avons été surpris par le succès même de l'enquête. Nous avons tenu à vérifier certains faits que les réponses nous signalaient. Bref, je viens à peine de mettre au point ce dossier.

Il est devant moi, encore gonflé de ces lettres, de cette prodigieuse confession.

Il me semble que je vous connais tous, que vos écritures m'ont révélé vos visages et vos cœurs. Je vous vois, armée de parias, compagnons de Jean Valjean — le misérable au cœur pur — je vous vois défiler comme des soldats revenant de l'assaut, dans un décor calciné, sur une terre glacée, saignants, courbés, hébétés, avec, devant vous, un horizon qui recule à mesure que vous avancez.

Je ne veux pas faire de théorie et j'ai hâte de donner la parole à mes correspondants, à vous ouvrir mon beau livre de confession tel qu'il est, désordonné et saignant.

Mais je peux dire rapidement ceci :

La situation d'un homme qui sort de prison, qu'il y soit resté un an ou vingt, est celle-ci en principe : on lui rend ses effets civils, l'argent qu'il avait quand on l'a arrêté et qui était resté au greffe, et on lui remet son pécule disponible. Ce pécule est composé de ce que le réclusionnaire a gagné en prison, moins l'importante retenue de l'Etat, moins la part qu'on lui a permis de dépenser dans la prison, à la cantine. L'homme qui a passé plusieurs années au pénitencier s'attend à toucher trois ou quatre mille francs. Presque toujours, il touche *trois cents francs.* Les condamnés ont toujours des frais de justice en retard et le percepteur fait opposition sur leur pécule. La loi a cependant prévu que ces hommes, poussés hors de la prison, pourraient avoir faim. Elle a stipulé qu'une ultime somme de trois cents francs était insaisissable et devrait être remise en viatique au libéré.

Voilà. Cela se passe d'ordinaire à huit heures le matin. La porte de Poissy, ou de Fresnes, ou de Fontevrault, s'entr'ouvre. Un homme sort, ridiculement habillé d'un vieux complet rétréci, fané, froissé, avec une étrange chemise jaunâtre, un visage boursouflé, hébété, blafard, des yeux clignotants. Il a dans une poche une feuille de papier jaune qui est une levée d'écrou. Dans une autre trois cents francs. Derrière lui, la prison. Devant lui, la liberté ? Mais non. Derrière lui, l'abri, la sécurité, l'assiette de haricots certaine. Devant lui, la vie, la jungle. L'homme s'arrête un moment, ébloui. Il a peur. Mais quelque chose gonfle en lui, une sorte de frémissement pur et léger. La faute, la condamnation, il les rejette dans le passé symbolisé par cette porte qui vient de se refermer pour toujours sur son affreux secret.

Pauvre misérable ! Tu crois que tu es tenu quitte parce que tu as payé, parce que tu veux repartir à zéro ! Non seulement tu le crois, mais tu le revendiques comme une formule d'exacte justice, de raison primaire. C'est que tu ne connais pas la société, son égoïsme, sa lâcheté, son instinct de défense, sa rancune. Je ne dis pas les honnêtes gens, je dis *les gens* qui n'ont jamais été condamnés ont entre eux une solidarité féroce. Ton crime, ta faute, ta sottise, ne seront jamais oubliés. Tu n'as pas payé ; tu as fait de la prison en vain. C'est maintenant que le châtiment commence.

J'ai classé les réponses que j'ai reçues en quatre catégories :

1° Les libérés qui n'ont pas réussi à se reclasser et qui luttent encore : 2° ceux qui ont eu la chance et l'énergie suffisantes pour se reclasser ; 3° ceux qui ont désespéré, ont cédé, ont été repris par l'engrenage du malheur et du crime ; 4° les cas spéciaux.

Je vais citer mes textes. Beaucoup de mes correspondants, tout en me donnant leur nom, m'ont demandé en grâce de ne pas le révéler. D'autres, souvent les plus malchanceux, les plus malheureux, par une sorte de défi douloureux, réclament d'être démasqués. J'ai décidé de les confondre tous dans le même anonymat. Je ne change pas un détail aux fragments de lettres que je publie. J'ai seulement corrigé et remis sur leurs pattes les phrases trop maladroites, car on pense bien que, parmi ceux qui m'ont accepté pour confident, on compte peu de licenciés ès lettres.

Voici la plus banale des histoires. Un garçon part au régiment en 1920. Il est intelligent, sérieux ; il est nommé sergent fourrier. Il s'éprend d'une femme, s'affole parce qu'elle est coquette, lui réclame sans arrêt de l'argent et finit par puiser dans la caisse de sa compagnie. Il avait volé en tout 7.000 francs. Le conseil de guerre le condamna à dix ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour. Il part à la Guyane. Forçat modèle, il est gracié en 1925, c'est-à-dire qu'on le jette hors du pénitencier, sur le sol aride et brûlant de la Guyane où les libérés ne peuvent espérer trouver du travail et meurent lentement de faim.

La misère affreuse du libéré, que je subis dans toute son horreur, m'interdisait tout espoir de rentrer un jour en France par mes propres moyens.

Fin 1927, à bout de courage, j'osai enfin réaliser ce que je rêvais. Je m'embarquai clandestinement à bord du Biskra *et, après toutes sortes d'aventures, je réussis à gagner la France et Paris, plein d'espoir, décidé à travailler, à me refaire une existence. Mais, à peine arrivé et inscrit dans un hôtel sous mon nom, je fus arrêté et amené à la Préfecture de police où on me notifia mon interdiction de séjour de vingt ans, à dater de ce jour-là.*

Que faire, sinon quitter de nouveau ma patrie, terre chérie que j'avais tant fait pour revoir? Je tentai vainement de trouver un embarquement à Bordeaux, au Havre, à Dunkerque. Partout, je fus repoussé !

A bout de ressources, je m'engageai à la Légion étrangère pour mourir ou me réhabiliter.

Pendant huit ans, j'y ai peiné, souffert, avec l'espoir qu'un jour une balle de dissident m'ôterait une existence inutile. Je n'ai pas pu récolter même une égratignure.

Les galons de sergent que j'ai gardés six ans et demi, deux citations et la médaille coloniale sont seuls venus récompenser ce que je peux avoir fait de bien.

Mais je suis tombé malade. Sept ans de prison et de bagne, huit ans de campagnes épuisantes sont venus à bout de ma résistance. On m'a renvoyé, réformé.

Je me retrouve, vieilli, usé, devant le même problème.

Libéré avec un billet de mille francs, j'ai réussi le miracle de vivre, ou, plus exactement, de ne pas mourir de faim depuis six mois avec cette somme, logeant à l'hôtel sous mon faux nom de légionnaire.

Maintenant, je suis à bout. Je ne peux pas espérer trouver du travail, puisque je ne peux montrer aucun papier et, si l'on me découvre, je serai de nouveau arrêté pour infraction à mon interdiction de séjour.

Je suis au bord du gouffre.

D'un côté, l'idée, que je repousse de toutes mes forces, du mauvais coup qui m'apporterait l'argent nécessaire pour ne pas crever comme un chien abandonné, idée qui hante depuis quelque temps mes nuits, mes insomnies.

De l'autre, la mort.

J'avais espéré que quinze ans d'expiation pouvaient, sinon effacer, du moins faire pardonner la faute commise par un gamin de vingt ans.

Je ne désire plus grand' chose. J'ai depuis longtemps, abandonné tout espoir. Seule, la bête demande encore à vivre quelque peu...

En voici un autre, condamné à quatre ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. En janvier 1932, il a fini sa peine. Il sort, essaie de trouver du travail dans les rares villes qui sont ouvertes aux interdits, n'en trouve naturellement pas, et revient à Paris.

Je trouvai miraculeusement du travail ; tout allait bien. Je pouvais me croire un homme libre. Mais la loi et la justice, elles, n'abandonnent pas ceux qui cherchent à se faire une vie nouvelle. Au bout de trois ans d'honnête travail dans la même maison, m'étant refait un foyer, pouvant espérer avoir gagné l'oubli, on vint m'arrêter à mon travail pour infraction à mon interdiction de séjour. Je fis huit jours de prison. Naturellement, je fus chassé de ma place et je dus même quitter mon logement. Je suis courageux ; j'ai lutté. Après trois mois, j'ai retrouvé un petit travail qui me permet de manger, ma femme et moi. Mais combien de temps va-t-on me laisser en paix ? Pourquoi pourchasse-t-on, le reste de leur existence, ceux qui ont payé leur dette à la société ? Qu'êtes-vous devenus ? nous demandez-vous. Je vous réponds. Rien ! Rien qu'un homme qui travaille honnêtement et qui, pourtant, n'est plus qu'une bête traquée.

Cet autre est un marin de Marseille. Il a treize ans de navigation. Sans trop comprendre ce qui lui arrive, il se laisse prendre avec une bande de copains pour détournement de mineures. Un tribunal impitoyable le condamne à deux ans de prison sans sursis, et cinq ans d'interdiction de séjour.

Il fait sa peine, il sort. Où voulez-vous qu'il aille ? Il ne connaît que Marseille, la mer ; il ne saurait être que marin. On le reprend, on le condamne à deux mois de prison pour avoir enfreint l'interdiction. Depuis, cet homme vit comme une bête, dans les calanques de la côte, se nourrissant de pêche.

Je ne suis pas découragé, car je fais tout ce qui est possible à l'homme pour me maintenir, pour retrouver une vie sociale. J'ai perdu le bénéfice de mes treize années de navigation, et il ne faut plus que je songe à embarquer, car les Compagnies demandent le casier judiciaire. Mais, jusqu'à la fin de mon interdiction de séjour, je n'ai même pas le droit de vivre...

Aucun des hommes dont je reproduis les lettres ne ment ni ne bluffe. J'ai fait faire les vérifications nécessaires. Aucun ne demande l'aumône. Tous demandent de pouvoir travailler. Je dois d'ailleurs indiquer ici que, s'il se trouve des gens pour vouloir employer ou aider les tristes compagnons de Jean Valjean, ils peuvent m'écrire. Je les mettrai en rapports avec mes misérables.

Si j'ai, pour ce début, choisi ces trois premières lettres qui ne sont pas autrement émouvantes, c'est qu'elles font toucher du doigt la plaie la plus affreuse que la loi laisse au flanc du condamné et sur laquelle nous aurons longuement à revenir au moment de conclure cette enquête : l'interdiction de séjour.

(*A suivre.*)

Paul BRINGUIER.

DE Jean Valjean

UNE GRANDE ENQUÊTE SOCIALE
PAR PAUL BRINGUIER

Docteur Joseph Kapp, ex-professeur à l'hôpital Saint-Louis, actuellement directeur scientifique de l'Institut Wassermann de New-York, a mis au point le problème des extraits endocriniens et de leurs complexes cristallisés, les hormones.

HORMONOTHÉRAPIE ET SEXOLOGIE

TOUTE période qui fait suite à de grands conflits en subit inéluctablement le contre-coup et l'après-guerre en est une probante démonstration.

Dans le désordre du rythme hâtif des seize années qui viennent de s'écouler, le désordre sexuel a nécessité la création d'une science nouvelle : la sexologie, à laquelle le professeur Magnus Hirschfeld a, à la fois, attaché son nom et son autorité incontestable.

C'est à ce savant professeur et à l'essor qu'il a su donner à la sexologie que nous devons la création et les progrès sensationnels de cette autre science beaucoup plus précieuse encore : l'Hormonothérapie.

Les hormones découvertes par Starling sont les sécrétions des glandes endocrines. Ces glandes dont le rôle, depuis les travaux de Brown-Séquard et de Léopold Lévi, apparaît d'une importance extrême, sont étroitement interdépendantes. Une modification de l'une d'elles entraîne inévitablement des modifications chez les autres et, par voie de conséquence, des troubles dans tout l'organisme.

Les hormones de glandes sexuelles sont depuis longtemps déjà utilisées pour lutter avec succès contre la neurasthénie et la sénilité précoce (Formule des Perles Titus). Mais pouvait-on se douter qu'il existait des hormones mammaires, des hormones de la peau et des hormones intestinales? Grâce à une heureuse sélection, on peut lutter aujourd'hui avec une étonnante facilité contre la chute des seins, le vieillissement de la peau, l'obésité et la constipation. En un mot, l'hormonothérapie a bouleversé la thérapeutique.

La place nous est trop mesurée ici pour traiter comme il le faudrait une si importante question. Mais nous avons pu obtenir de l'Institut d'Hormonothérapie de Paris, dont la création, quoique récente, rend déjà d'immenses services, de bien vouloir mettre gratuitement à la disposition de nos lecteurs des brochures de propagande admirablement éditées et illustrées de nombreuses planches en couleurs. La brochure 251 traite du rajeunissement en général et des insuffisances glandulaires chez l'homme aussi bien que chez la femme et de tous les troubles graves qui en dérivent. La brochure 252 traite de la beauté des seins et de leur raffermissement. La brochure 253, des rides et des peaux fanées. La brochure 254, de la constipation, et la brochure 255, de l'obésité.

Nos lecteurs n'auront qu'à indiquer à l'Office de Vulgarisation de l'Institut d'Hormonothérapie de Paris, 10, rue Lavoisier, à Paris, la ou les brochures qui les intéressent. Elles leur seront expédiées par retour du courrier sous pli fermé et gratuitement.

Voilà une initiative heureuse qui méritait d'être encouragée.

Docteur L. V.

Vieillesse precoce de la peau. Après une cure de 12 semaines aux hormones W-5, toutes les rides ont diminué sensiblement.

Voici deux photos après un traitement de 17 semaines aux hormones S.-8. Aucun commentaire ne peut être plus éloquent que ce document.

SVP

SATISFAIRE VOS PRÉFÉRENCES...

LES GALERIES BARBES vous fourniront exactement ce que vous rêvez .... à peu de frais!!

N° 1770 du cat. - Chambre moderne **galbée à godrons "ANTINEA", ronce de noyer de France vernie**; 1 armoire galbée, 3 portes, celles des côtés à godrons, grande glace, larg. 1m40, tiroir à bijoux intérieur; 1 lit de milieu assorti, forme corbeille avec godrons, largeur 1m40; 1 table liseuse marbre, galbée avec godrons. **Complète sacrifiée à.. .. ..** **1.995** fr.

Reprise en compte de vos meubles au plus haut cours

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au capital de 10.010.000 francs entièrement versés

55, Boul. Barbès - PARIS (18e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)

Attention ! Le 20 Avril ouverture d'une Succursale à NANCY, 42, rue des Dominicains

Succursales : **ALGER** 26, Rue Michelet ■ **BORDEAUX** 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine **LE HAVRE** 19, Rue du Chillou ■ **LILLE** 114, Rue Nationale ■ **MARSEILLE** 11 et 20, Rue Montgrand ■ **NANTES** 27, Rue du Calvaire ■ **St-NAZAIRE** 2, Rue Villès-Martin **TOULOUSE** 63, Boulevard Carnot

Nos magasins seront fermés le jour de Pâques et le lundi de Pâques

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

BON à découper et à faire parvenir aux **GALERIES BARBÈS** pour recevoir gratuitement : 1° l'Album général d'Ameublement et photo du modèle ci-dessus. 2° l'Album de literie, tapisserie, studios. **Rayer la mention inutile.** 276

Exigez l'ENCAUSTIQUE BARBÈS BRILLANT EXPRESS

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Vente-en gros : Sie des Ets BOUQUAIN - 172, Bd de Créteil - St Maur-des-Fossés

LE PROFESSEUR

Mes chers amis,

Ce qui me satisfait le plus, actuellement, dans le dépouillement quotidien de vos lettres, c'est que vous avez tous très rapidement compris. Je ne reçois plus le monceau de demandes naïves sur les chances de la Loterie Nationale, sur les héritages à venir, etc..., qui, il y a quelques semaines encore, s'accumulaient sur mon bureau. Il faut dire que j'ai adopté un traitement énergique : celui de ne pas répondre à toutes les questions qui relevaient de la pure divination .

Aujourd'hui, je n'ai plus que des élèves sérieux, c'est-à-dire qui m'exposent, avec sincérité, et confiance, leurs malheurs ou leurs ennuis, et à qui je peux donner un conseil utile. Ma seconde joie, c'est que je commence à recevoir des lettres de remerciements. Quelques-uns de mes conseils ont porté leurs fruits dans un délai très court. Mais de ceci je ne tire nul orgueil. Quand j'ai entrepris cette tâche, je savais ce que je faisais. Sans être magicien, je pourrais, dans certains cas, faire œuvre de magicien.

C'est que la plupart des ennuis qui nous accablent viennent d'un manque de contrôle sur soi-même, d'une exagération de certains faits par rapport à d'autres, d'une imagination déréglée, même chez ceux qui se croient les moins imaginatifs. Les « résultats » que j'obtiens sont presque tous dans les cas de maladie de la volonté. Les gens qui ne savent pas se décider ou qui croient éprouver un sentiment violent, alors que, d'après leurs propres explications, il est visible qu'ils ne l'éprouvent pas, etc.

Les maladies du sentiment ou de la volonté sont comparables à toutes les autres, et peuvent être traitées par un régime, comme une vulgaire maladie d'estomac. J'indique d'habitude à ces malades des traitements très simples. Mais ces traitements, vous n'avez pas besoin de moi, en général, pour les comprendre, les adapter à votre cas précis et même les inventer : n'oubliez pas que tous ces cas de défaillance de la volonté et que presque tous les cas de crises sentimentales, c'est-à-dire d'amour malheureux, se soignent et se guérissent par une vulgaire gymnastique de l'esprit et du cœur.

LE PROFESSEUR DE BONHEUR.

BICHETTE LA BRUNE. — S'il vous aimait vraiment, il aurait été plus patient. Ne le regrettez pas. Ce n'était probablement qu'un coureur.

AVIATEUR-CASABLANCA. — Non, il m'est impossible de révéler le nom de mes correspondants.

DENISE V. — Il n'y a aucune raison qu'on ne vous réponde pas. Et je ne peux pas plus que vous. Ecrivez de nouveau à l'économe du collège. Votre première lettre a dû s'égarer.

X. 323. — Malgré toute ma bonne volonté et ma connaissance en ces matières, je ne peux arriver à comprendre votre lettre. Ecrivez-moi ou faites-moi écrire clairement ce que vous désirez.

J. 1895-C. — Soyez raisonnable. La procédure de la réhabilitation exige quelque publicité. Si vous voulez que personne au monde ne connaisse votre ancienne histoire, ne bougez pas. Si vous voulez être réhabilité, acceptez quelques inconvénients de publicité. Par ailleurs, je crois que le maître et ses employes seront assez discrets pour ne pas répandre cette histoire dans tout le pays.

DÉCOURAGÉ N. — Nous n'avons aucune sorte de contrôle sur la publicité commerciale qui paraît dans nos pages spéciales. Nous ne pouvons ni vous garantir, ni vous conseiller ce remède. Il ne doit être ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre.

M. LEFRANÇOIS. — Vous pouvez évidemment faire un facteur, mais vous savez que ces emplois sont réservés d'abord aux mutilés de guerre. Vous pouvez aussi postuler pour être surveillant contrôleur des chemins de fer. Ou à Paris, au Métropolitain. Mais, encore une fois, ces emplois que peuvent tenir les infirmes d'une main sont de préférence donnés aux anciens combattants. Mon pauvre ami, vous n'avez pas de chance.

BETTY. — Votre ami est certainement un faible et un indécis. S'il vous aimait vraiment, il saurait passer outre dans sa famille. Oubliez-le, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Si votre mari sait tout et si, comme je le pense, c'est un brave homme, il vous aidera à reprendre le dessus et vous retrouverez le repos.

PAULETTE MICHELINE. — Pauvre madame, votre cas, qui est classique, est une des tares les plus criardes du Code civil. On ne peut pas divorcer d'avec son conjoint interné, même quand c'est un fou incurable. Dans cette circonstance affreuse, pas d'hésitation: Refaites votre vie, même irrégulièrement, avec l'homme qui vous le propose.

MIKY ANDRÈS. — D'après ce que je crois comprendre, vous êtes une professionnelle de l'amour. Vous ne pouvez pas en vouloir à votre ami d'être un peu plus fâché à chacune de vos fugues intéressées. Quand on mène la vie que vous menez, il faut se résigner à beaucoup de choses, et même à ne plus compter sur une certaine qualité de tendresse.

EUGÉNIE. — Si l'un de vous meurt, ses enfants personnels ont évidemment droit à sa succession, c'est-à-dire à la moitié de votre fortune, à la moitié de la maison. Et, s'ils sont majeurs, ils peuvent faire vendre. Vous pouvez chacun faire un testament en faveur du dernier survivant ; mais n'oubliez pas qu'il y a une réserve, c'est-à-dire que vos enfants ont droit, malgré le testament, à une part de votre héritage. Ceci fait bien des complications. Si vous avez confiance en vos enfants, faites un arrangement avec eux à l'avance. Si vous craignez qu'après la mort de l'un d'entre vous, ils se disputent entre eux, il n'y a qu'une chose à faire : faites une vente fictive de votre maison à un ami dont vous serez sûr. Il vous fera une contre-lettre disant que le survivant d'entre vous reste propriétaire de la maison, et ainsi tout sera arrangé.

UN GENEVOIS. — Ne vous impatientez pas. Il faut souvent deux ans pour obtenir sa naturalisation. N'écrivez pas directement au ministre : ça n'a pas de valeur. Il est plus commode d'insister soit auprès du maire de Dunkerque, soit auprès du procureur de la République à qui vous pouvez demander audience pour lui exposer votre cas.

A.A. — Si tous mes correspondants étaient aussi conscients et aussi raisonnables que vous, ma tâche serait facile. Il ne s'agit pas de savoir ce que j'aurais fait à votre place, il s'agit de savoir ce que vous devez faire, vous. Pourquoi vous placer sur le plan du sensationnel et du surhumain ? Les bonheurs les plus humbles et les plus secrets sont les meilleurs. Je crois seulement que vous avez eu tort de prendre ce handicap physique comme une barrière insurmontable. Il ne fallait pas singer les autres hommes et vous désoler parce qu'il vous manquait leur meilleure arme, qui est le sourire. Je suis sûr que vous pouviez vous faire aimer par une honnête femme, bonne et douce, tel que vous étiez. Tout le monde a sa puissance de charme. Il s'agit de l'adapter à son physique. Et même, maintenant encore, vous devriez pouvoir trouver la seule chose qui vous reste à chercher, qui vous consolera de tout et qui augmentera de 100 % votre énergie : une compagne. Je n'ai pas le temps de vous donner des exemples, mais je vous jure que tous les hommes comme toutes les femmes, aussi disgraciés soient-ils, ont été désirés une fois dans leur vie, ont eu une fois la chance d'être aimés. Il s'agit de chercher et de cueillir cette chance-là.

JOUVEL - 9. — Mon ami, vous ne pensez pas que je vais vous conseiller d'abandonner votre compagne d'un quart de siècle, qui a partagé avec vous les bonnes et les mauvaises heures ? Vous ne devez plus être très jeune. Restez donc à votre foyer. Votre jeune fille vous consolera. Et d'ailleurs rien ne vous empêche de l'avoir encore quelque temps sans que votre femme n'en sache rien. Votre métier est un de ceux le plus atteints par la crise, mais c'est un de ceux également qui repartiront le plus vite. Or, je crois à la fin prochaine de la crise.

PAUVRE GASTON. — Je vous conseille de rester bien tranquille. Vos explications sont extrêmement confuses, mais je soupçonne que, à part l'amende, vous pourriez être inculpé pour constitution irrégulière de société.

OBSTINÉE. CALVADOS. — Demandez de nouveau un contrôle à l'usine en leur recommandant le secret, ou bien déposez une plainte chez le commissaire de police.

VIVETON. — Il y a cher à parier, madame, que vous êtes la seule responsable de cet état de choses. Ou bien vous faites mal la cuisine, ou bien vous n'avez pas su rendre votre intérieur agréable. Puisque votre mari rentre précisément pour coucher, c'est probablement qu'il n'a pas de liaison à l'extérieur. Plus de menaces, plus de cris, et surveillez même ce que vous appelez vos gentillesses. Elles doivent être tumultueuses. Soyez calme, douce ; tâchez de rendre un foyer riant, et soignez votre pot-au-feu.

UN AMOUREUX PRUDENT. — Il est très difficile de s'apercevoir de cela chez une femme, si elle veut vous le cacher. Elle-même ne s'en aperçoit souvent que très tard. Il y a bien une vieille méthode employée par les vieux marins ; je n'ose vous l'indiquer. Pour vous protéger, il y a une méthode très simple et médicale que n'importe quel pharmacien vous indiquera gratuitement. C'est le poursuivi, le débiteur qui doit payer les frais d'huissier.

STORMY PÉTREL. — Non seulement, je n'y vois pas de mal, mais ce n'est pas bien grave. Seulement, je ne comprends pas : si vous n'aimez vraiment pas ce genre de passe-temps, vous n'avez qu'à le dire gentiment à votre amie, elle ne s'en fâchera pas. Si vous faites seulement la coquette et qu'au fond vous ne détestiez pas ça, ne lui refusez pas ces petites satisfactions qui ne nuisent à personne, même pas à l'homme que vous aimez, si vous en avez un, pourvu que vous ne vous laissiez pas prendre au jeu.

CŒUR TENDRE. — Si vos camarades ont été contents de mes réponses, c'est probablement qu'ils m'avaient posé des questions auxquelles je pouvais répondre. Je ne peux pas deviner, sans autre détail, si votre liaison durera. Il est probable que si, et il ne tient qu'à vous. Vous savez que la méfiance et le scepticisme sont les plus grands ennemis de l'amour. Il faut toujours jouer la confiance. Pour moi, je préfère être dupe une bonne fois qu'être toujours empoisonné par le doute.

JULIETTE. — Mais non, madame, ayez confiance. D'abord, nous n'aurons pas la guerre. Si nous l'avons, nous ne l'aurons certainement pas avec le pays dont fait partie l'assurance dont vous parlez. Les assurances sont des sociétés extrêmement puissantes et extrêmement sérieuses, qui se soutiennent les unes

R DE BONHEUR

et les autres et sont pratiquement à l'abri des catastrophes. Je vous conseille de faire un effort et d'achever votre contrat.

Mme Odette. — Je comprends que vous soyez fâchée et, en effet, cette situation est injuste ; mais je ne vous conseille pas d'attaquer. La nouvelle loi serait sûrement appliquée. Vous feriez des frais et vous perdriez.

W. 387. — Il est toujours difficile d'intenter un procès contre son propre fils. Je vous conseille d'abord d'épuiser la méthode conciliante et ensuite de vendre votre reconnaissance de dette, même fictivement, à un étranger à votre famille qui, lui, pourra poursuivre votre fils en l'assignant en reconnaissance de dette devant le juge de paix et en obtenant ensuite contre lui une autorisation de saisie.

G. A. F. — Votre cas est grave, mais il ne l'est pas, comme vous semblez le croire, dans les faits eux-mêmes, mais seulement par rapport à vous-même. Si vous étiez bien portant, je vous prouverais assez facilement que vos craintes sont vaines. En tout cas, vous pouvez très bien vous défendre et ramener votre femme à vous. Mais vous êtes un malade et un malade isolé, c'est-à-dire que vous passez vos journées, peut-être vos nuits, à vous tourmenter et à nourrir votre fièvre avec la même idée fixe. C'est cela qui est grave. Il faut absolument, ou bien vous débarrasser de votre obsession en vous représentant que votre femme, qui est jeune et seule, peut avoir de son côté besoin de distraction, qu'elle peut très bien avoir des camarades et même une affection pour certain camarade sans pour cela manquer à la loyauté ; ou bien, si vous ne pouvez effacer ce cauchemar — à moins que les médecins ne vous l'interdisent formellement — revenir passer quelque temps chez vous. Non seulement vous surveillerez votre femme, comme vous le dites vous-même, vous la reprendrez, mais il est possible que cette détente nerveuse vous fasse du bien. Le mieux serait évidemment que vous puissiez prendre votre femme et l'amener dans le Midi, au soleil. Mais je pense que votre situation ne vous le permet pas.

Cœur blessé. — Il y a baucoup de chances pour que votre mari revienne quand il aura épuisé sa petite passion. Si vous arrivez à connaître son adresse, n'allez pas le voir, cela donne toujours lieu à des scènes pénibles et inutiles. Ecrivez-lui, si vous voulez, pour lui décrire sans reproches votre douleur et celle de vos enfants. Mais le mieux est d'attendre sans rien dire. Vous le verrez revenir un soir, repentant.

Andrée, Jeannette, Yvonne. — J'ai l'impression que, si on vous a maintenu votre pension jusqu'à maintenant, on ne vous ennuiera plus. Si, par hasard, un prochain conseil vous révisait, vous pouvez toujours faire appel devant le tribunal des pensions.

Me Marc. — Venez nous voir avec cette réponse. Vous serez reçu.

Georges Mignaud. — Je ne suis pas de votre avis. Evidemment, les médecins peuvent se tromper, mais le contrôle sur les produits pharmaceutiques est extrêmement sérieux et il est bien rare que l'on vous serve, dans une véritable pharmacie, des produits frelatés. Par ailleurs, nous sommes toujours prêts à publier, dans *Détective*, des choses qui peuvent intéresser nos lecteurs, et sur lesquelles nous avons des renseignements sûrs.

Triste 442. — Ce n'est pas dans la magie que vous trouverez un remède. La petite infirmité dont vous me parlez se soigne par un effort constant de volonté. Vous n'avez qu'à vous obliger à faire une série de démarches difficiles, en répétant les phrases que vous direz à l'avance, et à suivre votre programme jusqu'au bout. Au bout de quelques séances, vous verrez l'amélioration. Pour l'esprit de décision, je recommande généralement une méthode qui donne de bons résultats. Astreignez-vous à obéir, pendant par exemple une quinzaine de jours ou un mois, à votre première impulsion, sans réfléchir. Comme, dans les premiers temps, cette première impulsion vous fera faire pas mal de gaffes, votre système nerveux, sans même vous en rendre compte vous-même, prendra mécaniquement l'habitude d'avoir de meilleurs réflexes.

Pierre-Yves. — En matière locative, les usages locaux ont force de loi. Je ne connais pas les usages de votre région. En gros, vous avez certainement le droit de ne pas renouveler le bail. Mais vous aurez plus de peine à faire évacuer les lieux par les occupants. Soyez énergique, mais il est vraisemblable qu'ils obtiendront des délais assez longs. Ne pouvez-vous pas feindre d'occuper les lieux commercialement vous-même ? Quitte à les abandonner quand l'affaire serait réglée ?

Un Flamand de France. — Je ne pense pas que vous puissiez demander une indemnité, mais vous pouvez certainement obtenir qu'ils suppriment leur w.-c. ou, en tout cas, qu'ils le réparent de telle façon qu'il ne vous gêne plus. C'est vous, propriétaire, qui devez attaquer le propriétaire de l'autre maison. Les locataires, en principe, ne sont pas responsables, sauf devant leur propriétaire. Adressez-vous, naturellement, au maire, mais si, dans ces circonstances particulières, le maire vous déboute, faites appel de sa décision devant le Conseil de Préfecture. D'ailleurs, vous n'avez qu'à menacer le maire de ce Conseil de Préfecture, et il est probable qu'il vous donnera satisfaction.

Inspecteur 13. — Je ne pense pas qu'il y ait de méthode. Mettez une annonce dans les journaux locaux, recevez les candidats et jugez-les d'instinct.

Abdoullaye Diallic 1885. — Il existe à Paris des offices coloniaux pour chacune des colonies. Ils sont là pour vous donner tous renseignements et pour s'occuper des gens comme vous. Adressez-vous à l'Office du Niger, 4, rue Paul-Baudry.

Janine. — Heureux Roméo ! Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes en train de vivre peut-être le moment le plus délicieux de votre amour, celui qui précède l'aveu. Soyez certaine qu'il vous aime et pense de vous ce que vous pensez de lui. Choisissez une occasion favorable, prenez votre courage à deux mains et poussez-le à parler. Il suffit de peu de chose pour déclencher l'aveu : une pression de main, un regard.

Incertitude. Paris. — Le professeur de bonheur n'est pas une femme. Vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de lui écrire aussi franchement que vous m'avez écrit. D'autre part, cette histoire m'intéresse et je vous verrais volontiers. Pouvez-vous venir un jeudi ou un vendredi après-midi à *Détective*.

Classe 1921. Oran. — Non. La question est prévue. Vous serez mobilisé si vous êtes en âge de l'être, mais dans les formations de l'arrière. Déjà, pendant la guerre, les Allemands n'ont jamais envoyé de soldats alsaciens-lorrains sur le front français.

Padully. — Etant donné les circonstances particulières, faites une démarche au Consul français de Milan. Peut-être fera-t-on une dérogation en votre faveur. Sinon, je ne peux que vous conseiller une chose : c'est d'aller à Milan et de dépenser l'héritage sur place. Essayez de fréquenter les petits cafés de Montparnasse.

Louis Gros. — Béziers. — N'hésitez pas à nous écrire directement.

Jean S. — Je n'ai aucune sorte d'influence auprès des compagnies de chemins de fer.

Valentine. — Le recours au Conseil d'Etat ne coûte absolument rien, si on obtient gain de cause, mais coûte fort cher si on est débouté. Je ne vous conseille pas de tenter l'aventure, à moins que vous puissiez grouper un certain nombre de camarades dans votre cas pour faire un recours en commun.

Colonial. — Vous pouvez faire un recours au ministre de la Guerre ou, plus directement, au général commandant le corps de votre Région. Vous vous êtes mis dans le cas d'un règlement militaire précis, et il est probable que s'ils vous permettent de rengager, ils vous supprimeront tous les avantages acquis, pour l'ancienneté, les campagnes, etc.... Avouez que c'est un peu votre faute. Vous savez bien que, s'il y a un endroit où il ne faut pas être capricieux, c'est l'armée.

Louisette 35. — Première chose certaine : c'est que votre mari n'héritera pas de sa mère. Deuxième point : il n'héritera que d'une toute petite partie de l'héritage de son père, car il est un trop fameux article du Code qui dit que les enfants naturels nés hors du mariage, « et, à plus forte raison, les enfants adultérins », ne pourront jamais nuire, au moment de l'héritage, aux enfants légitimes. Si cet article était appliqué, votre ami ne toucherait rien du tout. Mais il y a eu des lois récentes qui l'ont adouci. Enfin, tout cela n'est pas brillant.

Maria et Marceau. — Mais, naturellement. Non seulement votre ami peut reconnaître l'enfant, mais, puisqu'il n'était pas dans les liens du mariage au moment où l'enfant est né, vous pourrez très bien, tous les deux, si plus tard vous vous mariez, le légitimer. Pour la reconnaissance, c'est extrêmement facile. Votre ami n'a qu'à aller, avec tous ses papiers d'identité, à la mairie où est né l'enfant et déclarer qu'il veut le reconnaître. La formalité sera immédiatement faite.

Charlie 14. — La loi stipule qu'on ne peut tester en faveur de la personne qui vous a soigné comme médecin ou infirmière pendant la dernière maladie, celle qui précède la mort. Si la patronne de votre fiancée n'est pas malade actuellement, ou si elle a déjà fait un testament en faveur de votre fiancée, considérée seulement comme une bonne, ça marche. D'ailleurs, s'il s'agit seulement d'un mobilier, l'affaire ne soulèvera pas de difficultés. Il n'y a pas de raison que cette jeune femme ne vous aime pas, au contraire, et vous seriez bien malvenu à être méfiant puisque c'est vous qui lui avez fait de la peine et que c'est elle qui fait montre d'une si parfaite constance. Pour la question physique, ce n'est pas extraordinaire : il arrive fréquemment que ce qu'on appelle vulgairement une femme froide soit brusquement réveillée. C'est une affaire de chance, et souvent de bonne volonté. Je vous conseille de cesser de vous tourmenter, de l'épouser et de reconnaître l'enfant.

Brigadier de Montauban. —. Je regrette, je ne peux vous donner la petite indication qui vous mettrait sur la trace de notre correspondant. C'est une règle absolue pour moi.

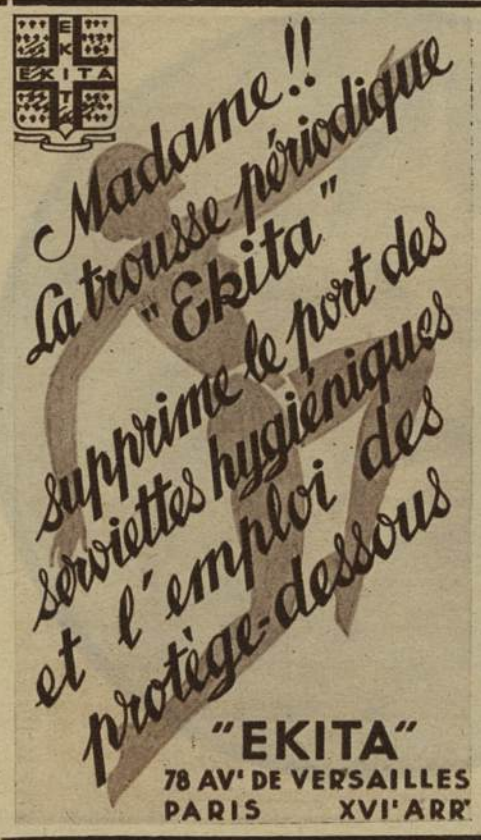
Coup d'état. — Faites constater ces dépenses au plus tôt. Et, même dans ces conditions, je crains que vous ayez les plus grosses difficultés à vous faire reconnaître une partie des droits sur cette maison au moment d'une liquidation quelconque, divorce ou héritage. Il faudrait faire modifier votre contrat de mariage. Sinon, en cas de mort de votre femme actuelle, vous serez certainement lésé. Et les deux enfants, le vôtre et celui que votre femme avait eu avant son mariage, partageront la maison.

LE PROFESSEUR DE BONHEUR.

Nous demandons à nos correspondants de joindre à leur lettre le petit bon qu'ils trouveront en bas de cette page, et qu'ils n'auront qu'à découper.

BON N° 389

LES GRANDS PROCÈS DE L'ANNÉE 1935
par
GEO LONDON
viennent de paraître
LES ÉDITIONS DE FRANCE
UN VOL. IN-16 : 12 FRS

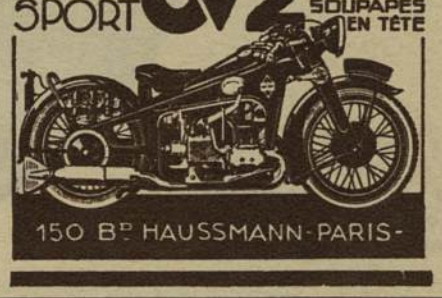


Ne gardez plus vos
Cheveux Gris
Faites vous-même ce simple remède chez vous

Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'Eau de Cologne (3 cuillers à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Composé LEXOL et remplissez avec de l'eau. Vous pouvez acheter ces produits dans tous rayons de parfumerie ou chez votre pharmacien qui vous fera le mélange à un prix minime si vous ne voulez pas le faire vous-même. Appliquez la lotion sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. LEXOL fonce les cheveux striés, décolorés ou gris et les rend souples et brillants, vous rajeunissant ainsi de plusieurs années. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras, ni poisseux et ne déteint pas.

POUR MAIGRIR sans drogues, frictionnez-vous av. un peu de « GANDHOUR »..
C'est pratique, peu coûteux et idéal. Envoi gratis notice et échantil. Labres RAG, 18, r. Michodière, Paris.

GNOME RHONE
Pour le grand tourisme le side-car & le sport les fameuses 500cc 2 cylres



POUR PAQUES...
"BROWNIE" 6x9

GRATIS
AUX LECTEURS DE CE JOURNAL
Une importante Société d'Optique a décidé, pour le lancement d'un nouvel appareil photographique, à pellicules "Kodak" 6x9 de distribuer pendant 2 mois : **5.000 de ces nouveaux "BROWNIE" gratis**
Aux lecteurs de ce journal, il sera distribué, 200 de ces nouveaux appareils 6x9.
Envoyez votre adresse en joignant cette annonce et 2 fr. 50 en timbres poste. Dans le cas où votre demande parviendrait trop tard pour bénéficier de la distribution gratuite, vos timbres vous seraient renvoyés.
Ecrivez dès maintenant aux ETABLISSEMENTS **CADEAUX-PARIS**, Rayon 6, Rue Jean à Saint-Ouen-Paris

Estimé 10.000 frs.
UN BIJOU BURMA A 100 FRS ACCOMPLIT CE PRODIGE !
Nous mettons sous vos yeux, sans commentaire, la lettre suivante prise dans les nombreuses attestations que nous recevons tous les jours de nos clients :
"Félicitations et remerciements pour votre bague qu'un connaisseur a estimée 10.000 frs en la voyant à mon doigt"
(Attestation 4832) (7 Décembre 1935)
Si vous n'êtes pas convaincus de la perfection des **BIJOUX BURMA**, jugez-en vous-mêmes et à nos frais en profitant des avantages uniques de
● NOTRE OFFRE SENSATIONNELLE ●
qui vous permettra d'examiner tranquillement chez vous le bijou de votre choix, de le porter pendant quelques jours, de le montrer à vos amis, et de le comparer même avec des bijoux véritables.
Tous les détails de cette offre sensationnelle sont donnés dans notre SPLENDIDE CATALOGUE ILLUSTRÉ N° 343 qui vous sera adressé gratuitement, sur demande et qui contient un choix incomparable de magnifiques bijoux à 100 frs.
UN BIJOU BURMA, C'EST LA PLUS PARFAITE REPRODUCTION AU MONDE D'UN BIJOU VÉRITABLE.

Reproduction grandeur nature de la bague en BRILLANTS BURMA à 100 frs estimée 10.000 frs

BIJOUX BURMA
PARIS
16, Rue de la Paix.
15, Bd de la Madeleine.
8, Bd des Capucines.
NICE
16, Avenue de Verdun.
MARSEILLE
5, Rue Saint-Ferréol.

MISS ANA, Voy. réputée, Cristal, tarots, Secr. ram affect., 42, rue Acacias (Gal. 54-10).

240 fr. le mille adress. à la main. List. fourn. Répond. gratis à dem. rens. Offre sér. Etabl. NATAN, Boîte 55, Paris (8e).

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EX), Londres W1

MALADIES URINAIRES et des FEMMES
Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSAULT, PARIS-17e

CONCOURS 1936
Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7e

La torture pa

Entre le colonel Lindbergh et le procureur Willentz, tous deux membres importants du parti démocrate, d'une part,...

Trenton,
(*de notre envoyé spécial permanent*).

Nous venons de vivre quelques jours d'authentique folie. Dieu sait que dans notre métier la sensibilité physique s'émousse et que les nerfs sont depuis longtemps bandés pour supporter les spectacles et les émotions les plus atroces. Et pourtant les deux cents reporters qui ont épié, minute par minute, pendant une semaine, cette chandelle vacillante qu'était la vie de Bruno Hauptmann ont flanché comme j'ai flanché. Nous nous sommes laissé emporter par cette vague monstrueuse d'hystérie qui est passée sur l'Amérique. Nous n'avons plus été que des partisans, des affolés, des malades. Nous avons hurlé, comme la foule, sans savoir ce que nous disions. Et quand, vendredi soir, dix minutes avant neuf heures, Bruno rendit à son Dieu sa petite âme sournoise, brusquement, l'enchantement cessa, nous reprîmes notre sang-froid. L'affaire du baby Lindbergh, l'énigme policière, le plus grand fait divers du siècle étaient bien loin de notre pensée. Nous étions la proie d'un seul sentiment ou plutôt d'une seule sensation de soulagement. Un être humain torturé venait d'être délivré par la mort.

⊜⊜⊜

Je ne veux, ici, reprendre l'affaire du baby Lindbergh devenue l'affaire Hauptmann. Je dois seulement raconter ce que furent les derniers jours de ce condamné, résumer de mon mieux cette inhumaine aventure qui ferait le plus grandiose et le plus terrible document littéraire du monde si quelqu'un avait le courage et le talent de l'écrire.

Pourtant, je dois revenir à ce 13 janvier 1935, à ce crépuscule triste qui vit, dans l'affreuse petite ville de province qu'est Flemington, la fin de ce procès de deux mois. Le public était houleux, turbulent et les policemen en casquettes plates, debout entre les rangs, levaient parfois la main fermée pour menacer un incorrigible raisonneur. Le procureur Willentz pianotait nerveusement des doigts le bois de son pupitre. Mme Hauptmann, en robe noire imprimée de fleurs mauves, entourée de journalistes, commençait de négocier ses émotions et ses mémoires, de compter au plus juste ses larmes, ses déclarations et ses instantanés, avec tarif doublé quand elle prendrait son fils de deux ans, Manfred, dans ses bras. Hauptmann était à côté de son avocat, lui, le hors la loi, mince, vêtu de gris clair, avec un visage aigu, des yeux clairs et troubles, couleur d'huître, et le maître des causes obscures et désespérées, Rilley, gras et rose. Le juge Trenchard rentra dans la salle d'audience. Ses doigts décharnés saisirent son marteau de bois rouge, il frappa deux coups pour obtenir le silence et, de sa voix sèche, une main posée sur la Bible, il condamna Bruno-Richard Hauptmann à être électrocuté jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le drame commençait. Hauptmann ne prenait pas le jugement au sérieux. S'il avait été un vulgaire tueur condamné pour un crime obscur, il aurait défailli. Mais le retentissement même de son forfait le protégeait contre la loi et même contre la peur. Entre lui et la chaise électrique il entrevoyait trop de délais, d'artifices de procédure, d'échappatoires pour être vraiment inquiet. Il savait qu'on n'exécute pas aussi simplement le meurtrier du « national baby », de l'enfant Lindbergh ; il n'imaginait pas encore, le malheureux, dans quel engrenage il s'engageait, chargé de son espoir comme d'un joyeux fardeau.

Connaissez-vous le thème de la *Torture par l'espérance*, ce conte de votre cruel et étincelant Villiers de L'Isle-Adam ? Un prisonnier de l'Inquisition espagnole, au siècle où l'on brûlait vifs les hérétiques, était enfoui dans un cachot souterrain depuis des mois, attendant le supplice. Un jour il s'aperçoit que son geôlier en sortant avait oublié de refermer la porte. Il se glisse dehors. Tout est désert. Il va de couloirs en couloirs, d'escaliers en escaliers, s'attendant à chaque instant à être repris. Mais tout semblait prêt pour sa fuite, sa chance : il remontait vers le jour. La dernière porte qui le séparait de la liberté, elle-même est entr'ouverte. Il la pousse, il s'élance et tombe dans les bras des inquisiteurs qui l'attendaient, *qui avaient tout préparé*. La torture par l'espérance ! Ce que le prisonnier espagnol avait enduré pendant une heure, Hauptmann allait avoir à le supporter pendant quatorze mois.

Hauptmann enfermé dans le quartier de la mort à la prison de Trenton n'allait plus être pendant quelques mois qu'un jouet entre les mains de ses avocats et des procureurs, qu'un sujet de polémique et de procédure. Quand un homme aux Etats-Unis est condamné à mort, le juge qui l'a donné au bourreau désigne le jour de l'exécution. On prévient le misérable une semaine à l'avance. Le Président de la République fédérale n'a pas, comme chez nous, le droit de grâce. C'est un organisme judiciaire suprême, la Cour des pardons, qui peut gracier. Mais chaque gouverneur d'Etat possède le droit de faire surseoir à l'exécution pour un, deux ou trois mois. Et comme chaque Etat a sa juridiction particulière, qu'ils cherchent souvent à se faire des sortes de macabres niches et que les défenseurs marrons à mi-chemins entre les avocats et les gangsters sont légion, on imagine à quels marchandages, à quelles complications on peut livrer la vie d'un condamné. Dans ce pays où tout est à vendre, même une certaine police, une bonne part des politiciens et quelques juges, la loi et même la justice simplement humaine en voient parfois de cruelles. Mais tout cela reste le plus souvent dans l'ombre. Il a fallu l'affaire Hauptmann pour qu'à la clarté de ces projecteurs inattendus et brutaux l'affreuse misère de cette plaie apparaisse aux yeux stupéfaits de Babbitt qui est l'Américain moyen, notre Jacques Bonhomme.

⊜⊜⊜

Hauptmann est dans sa cellule. Il la partage avec Zied, un assassin très humble et très ordinaire qui attend lui aussi d'être exécuté. Zied se rend compte de la différence « sociale » qui existe entre lui et le seigneur du crime, en tout cas de l'actualité. Il regarde avec respect son camarade de geôle. Il se dit en hochant la tête :

— Nous sommes tous les deux condamnés à mort pour avoir tué. Mais lui est trop célèbre. Trop d'avocats s'occupent de lui. Peut-être échappera-t-il de griller sur la chaise. Tandis que moi !...

Le directeur de la prison de Trenton est le colonel Kimberling. Il y a longtemps que je le connais. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois, il y a presque vingt ans, sur une colline de Saint-Mihiel, chez vous, où il restait fort peu d'arbres mais où par contre il pleuvait du fer. Kimberling n'était encore que major et j'étais un tout petit lieutenant. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas, même quand le major d'alors est devenu un important fonctionnaire de l'administration pénitentiaire et que le petit lieutenant a tourné au journalisme. En fait j'ai eu depuis le premier jour mes grandes et mes petites entrées à la prison.

Au début, j'y suis allé alors que l'intérêt s'était raréfié autour d'Hauptmann. On savait que des mois allaient s'écouler avant les limites fatales. Plusieurs fois j'ai rencontré sa femme. Elle arrivait, vêtue de son éternelle robe à ramages mauves, serrée quand il faisait froid dans un manteau noir à mince col de lapin, sereine comme la girl qui vient voir son homme condamné à quelques mois de prison. Le gardien de la cellule, toujours le même, le gros Patry, la saluait :

— Good evening, Mistress Bruno.

Et il lui ouvrait la grille. Elle entrait, serrait d'un air naturel la main de Zied.

— Comment vous portez-vous, monsieur Zied ?

Et elle embrassait son mari.

Elle avait avec elle les coupures de journaux qui parlaient de leur affaire et, tout de suite, ils se mettaient à discuter sur leur chance, froidement, théoriquement. Puis Hauptmann demandait :

— Et le petit ?

Son petit garçon, Manfred, avait dix mois quand on avait arrêté Hauptmann. Et comme la loi de New-Jersey interdit qu'on laisse entrer des enfants dans le quartier des condamnés à mort, Bruno n'avait plus jamais revu son fils. Un jour, sa femme lui dit :

— Tu sais, il marche. C'est déjà un petit homme.

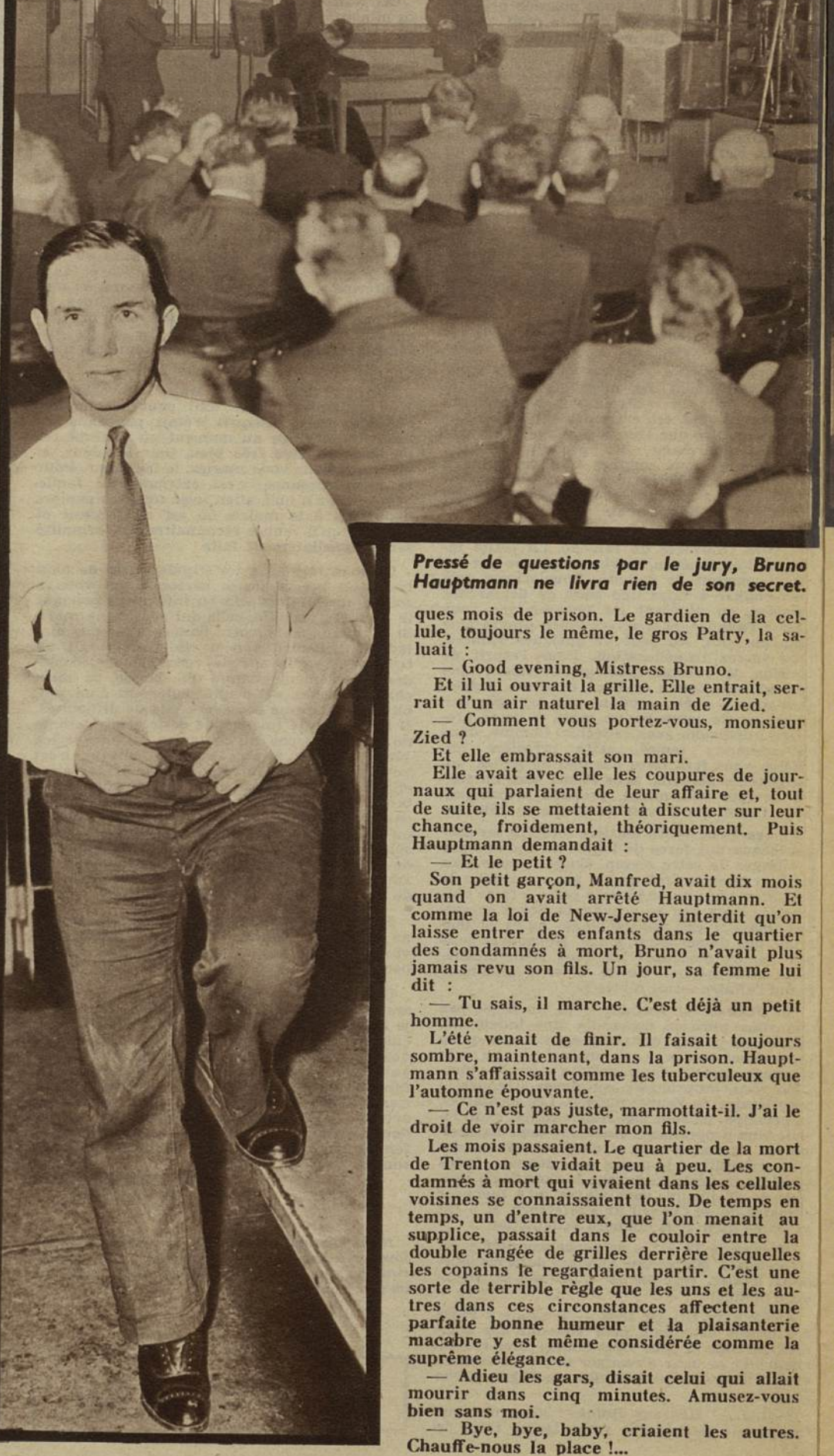
L'été venait de finir. Il faisait toujours sombre, maintenant, dans la prison. Hauptmann s'affaissait comme les tuberculeux que l'automne épouvante.

— Ce n'est pas juste, marmottait-il. J'ai le droit de voir marcher mon fils.

Les mois passaient. Le quartier de la mort de Trenton se vidait peu à peu. Les condamnés à mort qui vivaient dans les cellules voisines se connaissaient tous. De temps en temps, un d'entre eux, que l'on menait au supplice, passait dans le couloir entre la double rangée de grilles derrière lesquelles les copains le regardaient partir. C'est une sorte de terrible règle que les uns et les autres dans ces circonstances affectent une parfaite bonne humeur et la plaisanterie macabre y est même considérée comme la suprême élégance.

— Adieu les gars, disait celui qui allait mourir dans cinq minutes. Amusez-vous bien sans moi.

— Bye, bye, baby, criaient les autres. Chauffe-nous la place !...



Pressé de questions par le jury, Bruno Hauptmann ne livra rien de son secret.

Depuis l'exécution, la vieille mère d'Hauptmann est en proie à une fièvre délirante.

...r l'espérance

Bruno Hauptmann vit ainsi passer six copains devant lui. Le dernier fut un nègre qui, pendant toute sa détention, avait joué d'une petite flûte de nickel.

En passant devant Hauptmann, son jour venu, il lui jeta la flûte en disant :

— Souffle dedans, Bruno. Tu n'entendras pas venir la mort.

Sa femme se démenait, faisait des conférences, des articles de journaux, essayait de susciter des protestations, des pétitions, courait les cabinets des avocats louches, spécialisés dans l'exception juridique spécieuse qui sauvait les gangsters.

Noël passa, le jour de l'An. La deuxième semaine de janvier, le juge Trenchard fixa au 16 la mort d'Hauptmann. Kimberling reçut cette communication le 10. Il sortit de son bureau, alla dans le quartier de la mort, s'arrêta devant la cellule de l'Allemand. Bruno était en train de se raser. Zied lui tenait une petite glace à hauteur de la figure.

— Hauptmann, dit le directeur, vous devrez mourir le 16, à huit heures, le soir. Je regrette d'avoir à vous faire cette commission.

Hauptmann ne répondit pas. Aux mains de Zied, la glace trembla un peu.

Le soir, Kimberling arriva devant la grille.

— Hauptmann, le gouverneur Hoffmann vous donne un sursis de trente jours.

La folie recommença. Fisher et Parker accumulaient les diversions, essayaient de toutes les ruses. Les partisans de la mort opposèrent chantage pour chantage. Lindbergh quitta l'Amérique en répudiant la justice et la police de son pays. Il n'y gagna pas en popularité mais les républicains accusèrent le coup. Dans sa cellule, Hauptmann sentait cette formidable rumeur monter vers lui ; il savait que lui-même ne comptait plus, que ses partisans les plus considérables se moquaient complètement qu'il fût grillé sur la chaise, qu'il était seulement le gage d'une campagne électorale, le ballon que les deux clans se renvoyaient et que la première défaillance des républicains signifiait pour lui l'arrêt de mort.

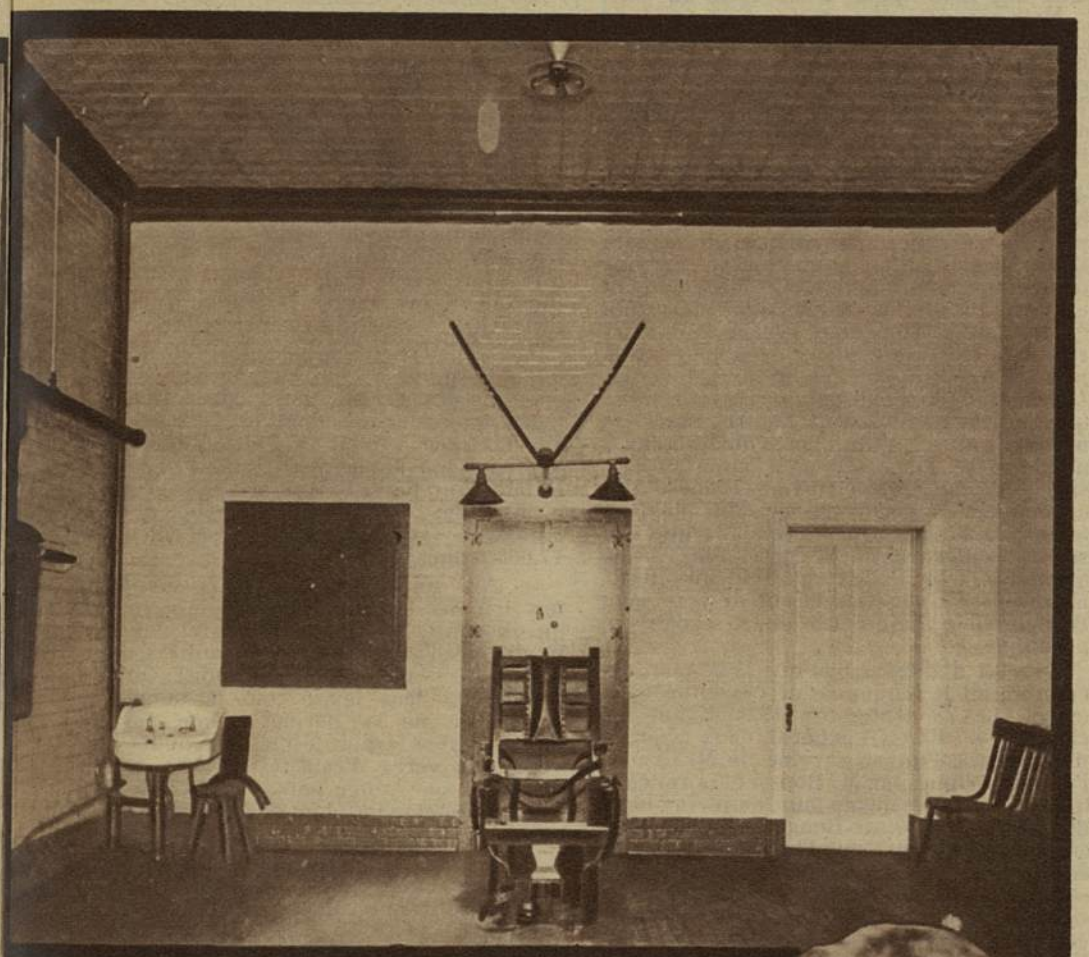
Zied hochait la tête, saisi de respect :

— Moi, j'y passerai. Toi, *ils* n'oseront pas. Si j'avais su, j'aurais assassiné *aussi* un leader politique.

Le juge Trenchard fixa au 31 mars la nouvelle date de l'exécution. Hauptmann l'apprit le 28. Le 30, le gouverneur Hoffmann déclara que, malgré les nouveaux incidents, les bizarres aveux d'un certain Wendel, il ne pourrait accorder un nouveau sursis.

Le mardi 31, l'Amérique entière, prise d'hystérie, ne pensait qu'à Hauptmann. Les démocrates menaient âprement le dernier assaut. Devant la prison, une foire s'était installée. Des marchands vendaient des baudruches qui représentaient Hauptmann. Les

... et, d'autre part, les républicains Hoffmann et Kimberling, Hauptmann n'était que le gage d'une campagne électorale.



Le bourreau Elliott mit fin à cette écœurante tragédie avec un flegme barbare.

— Eh bien ! dit Bruno, tu ne peux pas rester tranquille ? Tu tiens à me faire couper ?

Du coup, l'affaire qui sommeillait un peu prit 40° de fièvre. Les journaux recommencèrent à consacrer des pages entières à Hauptmann et une armée de reporters envahit Trenton.

Le lendemain, Mme Hauptmann arriva avec deux hommes. Tout le monde s'installa dans la cellule, sur les deux escabeaux, sur les lits.

— Voilà, dit-elle, le détective Parker et l'avocat Fisher qui vont te sauver.

— Ah ! fit Hauptmann, impassible.

Alors on lui expliqua. On allait provoquer des révélations, des aveux, accuser d'autres personnes du crime, multiplier les incidents. Mais tout cela ne serait que prétextes pour étayer l'action des partisans d'Hauptmann.

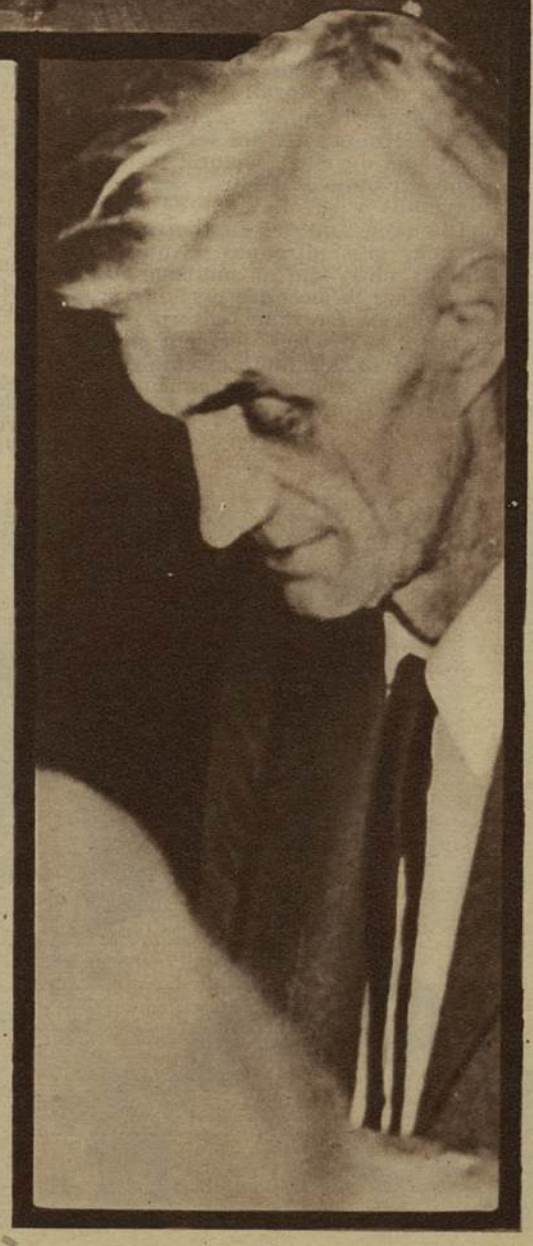
— Vous êtes l'homme des républicains, s'exclama Fisher. Mes compliments.

Hauptmann restait muet de saisissement. Il apprit ainsi que sa chance, sa mort ne se jouait plus sur le point de sa culpabilité. Le fait divers ne comptait plus. Mais parce que Lindbergh et le procureur Willentz, tous les deux, hommes importants du parti démocrate, voulaient qu'il fût exécuté, les champions locaux des républicains, le gouverneur Hoffmann et le directeur Kimberling, voulaient le sauver.

— Comprenez-vous, disait Parker, en se tapant sur les cuisses. Si Willentz obtient que vous passiez sur la chaise il sera probablement élu vice-président des Etats. Si Hoffmann vous sauve, c'est lui qui passera.

Ils s'en allaient, ces deux procéduriers, satisfaits et ricanants; Mme Hauptmann, légère et piaillante. Alors Hauptmann se reprit à espérer. Il ne comprenait pas très bien comment son affaire, si simple, au fond, pouvait avoir été transformée de cette façon-là, mais il s'accrochait désespérément à ce leurre. Le 14, au matin, pourtant, il refusa de se lever. Il resta la tête dans son oreiller en murmurant d'un ton uni et sourd :

— Je ne mourrai pas, je ne mourrai pas.



girls criaient sur les balançoires. Les bookmakers tenaient la cote des paris devant les bars. On donnait à 5 contre 1 la vie du condamné et les rouleaux de dollars passaient de mains en mains.

Le soir vint. Dans la prison, les électriciens et le vieux bourreau Elliott vérifiaient les contacts électriques. On réunit dans la chambre de mort les journalistes qui devaient assister à l'exécution. Moi j'étais dans le couloir, devant la cellule d'Hauptmann, avec le gardien-chef. Hauptmann était allongé sur le sol de ciment, la tête dans ses bras. On n'entendait que la phrase, sourde comme un râle.

— Je ne mourrai pas. Je ne mourrai pas.

Zied qui devait être exécuté en même temps que Bruno était calme. Lui, sûr de son sort, était résigné. Un pasteur psalmodiait des prières, une bible à la main. Il fut 8 heures 5 minutes. Alors quelqu'un apparut dans le couloir. C'était Fisher, l'avocat. Il se jeta contre la grille :

— Sursis, Bruno, sursis. Kimberling te donne encore quarante-huit heures.

Hauptmann se releva lentement, écouta les explications et, sans un mot, le visage livide, il se jeta sur son lit et s'endormit comme on s'évanouit.

Kimberling entrait à ce même moment dans la chambre de mort, renvoyait le bourreau et invitait les journalistes à dîner. Puis il apparut sur le perron de la prison et annonça sa décision à la foule, écrasée de stupeur. Les bookmakers venaient de gagner quinze millions.

Dans la cellule, il dormait comme une brute, cet étrange vivant qui avait le crâne rasé, le pantalon fendu des électrocutés, à qui on avait fait toute la toilette des suppliciés, qui, donc, théoriquement, était rayé des vivants et qui pourtant respirait encore.

Ce furent deux jours de démence. Il ne se passa rien le jeudi ; mais, le vendredi matin, Kimberling dit :

— Je ne peux plus rien. C'est pour ce soir.

A sept heures, la cote de Bruno était tombés à 2 contre 1 contre lui. Les républicains baissaient les bras, s'avouaient vaincus. On refit à Hauptmann la toilette funèbre. Zied, très à l'aise, commanda leur dîner pour tous les deux : du poulet. de la salade, de la tarte, des cerises. A sept heures et demie, le gardien-chef vint.

— Zied, vous êtes grâcié. Quittez la cellule de la mort.

Zied, stupéfait, regardait le gardien, Hauptmann, le pasteur. La grille s'ouvrit. Zied tenta un geste fraternel, posa sa main sur l'épaule de Bruno qui ne bougea pas, glacé. Puis il sortit, s'en alla avec le gardien.

A huit heures, j'entrai dans la chambre d'exécution, affreusement blanche et nue, sous la lumière dure des grosses lampes sans abat-jour. Elliott qui s'affairait autour de la chaise s'approcha de moi.

— C'est bien pour ce soir, monsieur Pinker ? Je n'en peux plus.

Je vis que ses mains sèches de vieillard tremblaient et je savais que, depuis quelques semaines, le vieux bourreau devenait doucement fou.

Mes camarades entraient par groupes de deux, allaient s'asseoir sur les bancs. Thomas Burke avait l'air furieux parce qu'à la dernière fouille on venait de découvrir le merveilleux appareil photographique-bijou qu'il avait fait dissimuler dans le nœud de sa cravate.

Je ressortis dans le couloir. Des pas résonnèrent. Je vis s'approcher Hauptmann, entre deux gardiens. Il avait un pantalon de flanelle grise, une chemise blanche, des pantoufles. Son visage avait une teinte grisâtre. Ses yeux couleur d'huître étaient fixes. Quand il passa près de moi, je dis à mi-voix, en allemand :

— Courage, Bruno.

Il tourna légèrement la tête, fit une sorte de grimace. Je ne suis pas sûr qu'à cette minute encore il n'espérait pas qu'il s'agissait d'une dernière tricherie et qu'à un mètre de la chaise il serait sauvé.

J'entrai derrière eux, mais je ne regardai pas la chaise. Je tenais mes regards fixés sur mes confrères, assis comme des élèves sur leurs bancs de bois, les yeux exorbités. Je vis à côté de moi Elliott s'approcher de ses manettes. Dans le silence, monta le doux bourdonnement des dynamos. Imperceptiblement, la lumière baissa. Je vis W. T. Ziefelt, du *Chicago Herald*, se renverser brusquement en arrière, évanoui. Un gardien le saisit par les épaules et l'adossa au mur. Mes yeux se croisèrent avec ceux d'Elliott et le bourreau fou me fit un clignement de paupière, comme après une bonne blague.

J'entendis la voix du médecin Hunter :

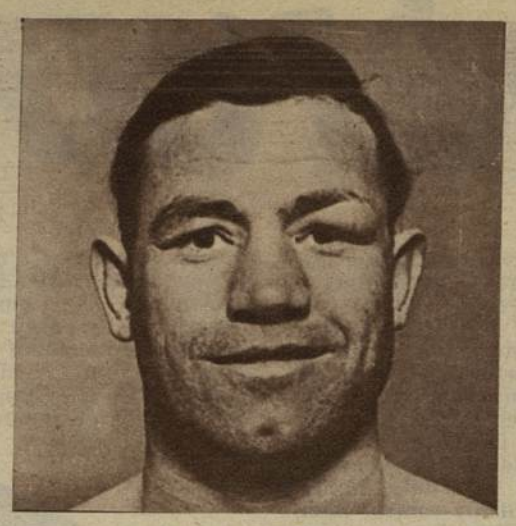
— Je déclare que cet homme est mort.

Je levai mon poignet avec ma montre vers mon visage, mais il se passa quelques secondes avant que je pusse concentrer ma pensée et que je pusse voir qu'il était quatre minutes avant neuf heures.

Roy PINKER.

On a pu cacher le drame à l'enfant du supplicié, et il poursuit innocemment ses jeux.

Simon Sabiani se défend avec autant de fougue que de droiture.



Pegazzano, le type de "l'homme de main"

Jean-Noël Carbone (à droite), *accompagné de son frère, François.*

LE RING ÉLECTORAL

Marseille
(*de notre correspondant particulier*).

DEUX coups de feu ont claqué sur la Canebière. Il est minuit. La foule qui sort du spectacle retrouve le drame dans la rue...

— Que se passe-t-il ?

Devant la vitrine de *Marseille-Matin*, expliquent les témoins, le frère de Paul Carbone a blessé de deux balles son adversaire, Pegazzano...

— Rivalité amoureuse ?

— Hé non ! Rappelez-vous que la campagne électorale commence. Vous savez bien que chaque période d'élection débute par une salve entre clans adverses. Vous le savez bien, voyons ?...

Il ne faut pas exagérer les proportions de l'incident Jean Carbone-Pegazzano. Il semble avoir fait plus de bruit au dehors que dans la ville de la « Bonne-Mère ». Ce n'est pas la première fois que l'écho grossit démesurément. Cette double détonation qui éclata l'autre soir sur la Canebière, il ne faut guère la considérer que comme le coup de feu du « starter » qui donne le signal de la course : « Partez », et il tire. Seulement, d'ordinaire, il tire en l'air et à blanc. Le browning de Jean Carbone était chargé de vraies balles et quelqu'un se trouvait devant : Pegazzano, qui écopa d'une balle dans la cuisse droite, tandis qu'une autre lui éraflait sa braguette de républicain.

Donc, l'autre soir, Jean-Noël Carbone, qui a mieux à faire d'ordinaire, se laissa attirer dans un cercle en remontant la Canebière. Il tendit un peu l'oreille et ce qu'on disait par là lui parut assez sot. Il s'avança avec cette assurance placide qui lui va si bien, et il lança son mot. Quelqu'un le releva, quelqu'un qui a l'habitude de la contradiction, Alfred Pegazzano, dit « Fred », aujourd'hui âgé de trente-six ans, et qui fut champion de France des poids welters, ce qui lui assure pour longtemps encore les marques extérieures de respect hypocrite de certains.

Pegazzano n'était pas fâché de voir Jean-Noël Carbone, « Jeannot », comme on l'appelle, tomber seul dans un groupe où lui-même était entouré de nombreux amis. Il a gardé de sa carrière glorieuse le goût pour le spectacle.

— Tu n'es qu'un sale croix de feu! lança-t-il à Jeannot.

Celui-ci sursauta. On tourna cinq minutes autour du pot.

— Communiste, toi, mais tu fais la cour aux patrons pour te faire embarquer sur le *De Grasse* comme matelot.

Pour tous ceux qui se trouvaient là, il était visible que deux hommes, si bien partis, n'en resteraient pas aux mots. Fred ne marchande pas les coups de poing, et Jeannot passe pour ne s'être jamais dégonflé. Qui fit le premier geste? Il semble bien que Fred prit l'offensive. Jeannot para le coup, mais le boxeur lui avait attrapé la main et y plantait rageusement les dents, en même temps qu'il faisait mine d'envoyer la main vers la poche, où il n'y avait d'ailleurs que son mouchoir. Carbone réussit à se dégager, à prendre son revolver et, à moins de deux mètres, il tira deux balles, visant bas à dessein, dans le seul but de se donner du large et non de tuer son adversaire. La scène n'avait duré que quelques secondes. Les détonations dispersèrent les derniers spectateurs. Les passants s'écartèrent et l'on n'entendit plus que ces insupportables cris aigus des femmes qui font grincer les nerfs. Tois agents arrivaient et ramassaient le revolver que Jeannot avait lancé devant lui. Arrêté sur le champ, il fut conduit à la permanence de police, où il passa la nuit, tandis que Pegazzano était hospitalisé à l'Hôtel-Dieu.

Depuis, les choses se sont tassées. Fred, somme toute, s'en tire bien. Il parle même de retirer sa plainte...

Au lendemain de cette retentissante « ouverture » de la période des élections, je rencontrais, rue Fortia, un des Marseillais les plus avertis des dessous de la politique locale. Nous nous installâmes dans un café. Il commanda deux bolées de clovisses et, tandis qu'il s'en régalait, il me confia :

— La récente bagarre de la Canebière, ça prouve, vois-tu, que les élections vont être dures. Jamais les troupes adverses n'ont été si excitées. On va se mitrailler aux cris de « Vive Simon! » ou de « Vive Ferri! ». Y aura de bien mauvais quarts d'heure pour les artistes du « toboggan »...

A Marseille, tout le monde comprend ce mot, dans son sens électoral. Le « toboggan », c'est l'art de faire glisser dans l'urne, d'un seul coup, quelques bonnes douzaines de bulletins de votes : de quoi décider de l'issue d'une élection ! Personne ne s'entend comme certains spécialistes marseillais à ce tour d'adresse. Ce qui n'empêche point d'ailleurs notre bonne ville d'être peut-être la seule en France qui possède une *Ligue pour la sincérité du vote*.

Mais passons...

La bataille sera particulièrement acharnée dans la 3e circonscription. C'est que les candidats opposés, MM. Sabiani et Ferri-Pisani, ont derrière eux des troupes qui n'ont pas l'habitude de plaisanter en matière de politique.

Ainsi, je me souviens encore de la bonne dizaine de balles qui siffla à mes oreilles, boulevard Dugomier, le 11 avril 1935, au pied de l'escalier monumental de la gare Saint-Charles. C'était en pleine période d'élections municipales. Et MM. Sabiani et Ferri-Pisani se présentaient déjà l'un contre l'autre. Tous deux avaient tenu leurs réunions électorales dans deux bars de la place d'Aix qui voisinaient à se toucher. La réunion du candidat Ferri se termina quelques instants avant l'autre, mais les partisans de ce politicien s'obstinèrent à ne point se disperser pour attendre l'issue de la conférence voisine. Place d'Aix, on commença à s'invectiver d'un bord du trottoir à l'autre. On continua la querelle sur le boulevard de la Paix! Puis, brusquement, la fusillade crépita. Et une dizaine de blessés sanctionnèrent de leur sang l'irréductible haine des deux « caïds » politiques...

Ce n'est d'ailleurs pas que la 3e circonscription ait le monopole de ces luttes sans merci. Le 25 septembre 1934, avant les élections au Conseil général, deux groupes d'afficheurs, l'un au service de M. Grand, l'autre rétribué par M. Rouvier, se rencontrèrent devant le même mur, en pleine nuit, du côté de la Pointe-Rouge. Des Parisiens croiraient peut-être que l'hostilité des deux équipes ne fut néfaste qu'aux gamelles de colle, lancées des uns aux autres. Ici, ça se passe autrement. En fait de programmes collés à l'amidon, les partisans de MM. Grand et Rouvier, adversaires déchaînés, avaient laissé deux morts et deux blessés au pied du mur électoral.

Il convient, au reste, de reconnaître que, malgré les dévouements qui les entourent, les champions du ring électoral n'en sont pas moins en butte à d'autres soucis. Les « maquignons » se chargent de leur en donner! Ceux-là sont des auxiliaires qu'on ne voit pour ainsi dire pas ou qui, dans les réunions, observent un mutisme absolu et s'abstiennent de prendre part aux éventuelles bagarres. Pourtant, ces comparses apparemment si discrets décident en maîtres du bon ordre de toute assemblée partisane, car ce sont eux qui commandent à ces équipes de jeunes gens prêts à déclencher, sur la seule injonction du regard, un épouvantable vacarme de casseroles battues à coups de cuillers, de vitres volant en éclats ou tout autre tumulte assourdissant, empêchant l'orateur de se faire entendre...

Le candidat malmené finit toujours par comprendre quel est le moyen de rétablir le calme.

— Combien? marchande-t-il.

— Ça dépend, réplique le « maquignon ». Si c'est pour qu'on arrête le bruit, c'est trente « sacs ». Si c'est pour vous protéger ou em...er le concurrent, c'est quatre-vingt mille...

Le candidat économe qui songerait à transiger pour trente mille au lieu de quatre-vingt mille francs serait bien mal inspiré ! Car, en fait, il n'y a qu'un tarif, le plus élevé, qui assure la tranquillité définitive des « meetings » marseillais...

Par ailleurs, les adversaires électoraux ont à disputer à coups de surenchères la location des *permanences* où se tiennent leurs comités et sous-comités d'enrôlement. Un exemple : pour « enlever » le bar Celona à son antagoniste Sabiani, le jeune et bouillant Ferri-Pisani ne regarda point à la dépense. Il finit par l'emporter, dans l'onéreuse rivalité, par le sacrifice de 17.000 francs!... Une paille!...

— Ah! qu'ils sont heureux, soupirent nos tribuns locaux, les candidats ruraux qui discourent cérémonieusement dans les humbles salles de mairie, devant les auditoires figés comme au sermon! On les écoute, on leur laisse tout le temps de parler, on ne se permet même pas de leur adresser la parole pendant qu'ils boivent leur verre d'eau fraîche. Et, même s'ils n'ont convaincu personne, il se trouve toujours quelqu'un pour déclarer que l'orateur a bien parlé...

Il y a loin, en effet, de la campagne à la ville en matière de mœurs électorales. Il y a surtout une extrême différence entre ce qui se passe sous le toit des petites maisons de village et dans les vastes salles où les Marseillais décident de leurs destinées politiques!

Mais la ville de la « Bonne Mère » et des mauvais garçons férus de politique n'est pourtant pas le pire des foyers de haines meurtrières et de crapuleuses « combines ». En période électorale, le mal sectaire et démagogique sévit sur toute la côte méditerranéenne, du delta même du Rhône à la frontière italienne. Si l'on fait plus de bruit à Marseille, on y fait peut-être moins de dégâts qu'ailleurs...

Au reste, *Détective* publiera la semaine prochaine d'autres échos de la campagne politique qui vient de s'ouvrir. On verra alors que, comparativement à ceux d'autres grandes villes méridionales, les gens d'ici sont bien « braves »...

(*A suivre.*)

Jean CASTELLANO.

La pétulance de Ferri-Pisani n'est pas pour déplaire à ses auditeurs.

ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Étoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. *Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher.* Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257-D
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

ACCORDÉONS — Instruments de musique !

Vente directe du fabricant aux particuliers
— franco de douane —
Plus de
1 million de clients.
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

Fr. 298

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)
Affranchir lettres 1.50, cartes-post. 0.90

Mme PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie

qui transforme les *êtres* ainsi que les *destinées troublées*. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE
14, rue de Turin, 14, Paris. « Mo Liége ou Europe ».

GYRALDOSE

Soins intimes
Antiseptise et parfume
Tue les germes microbiens
La boîte (poudre ou comprimés) : 10 frs
Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris.
Renseignements gratuits. Écrire Service DE. 629

VIENT DE PARAITRE

LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement..... **12 Frs**
LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves - PARIS-14e

Pour la Publicité :
Mme H. DELLONG
1, rue Lord-Byron Balzac 12.00

TONIQUE — RECONSTITUANT BYRRH VIN NATUREL

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement, à ses heures, et avec le maximum de chances de succès.

Broch. **16.002 : Classes primaires et primaires supérieures complètes:** Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Herboriste.

Broch. **16.009 : Classes secondaires complètes ;** Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. **16.011 : Carrières administratives.**

Broch. **16.015 : Toutes les grandes Ecoles.**

Broch. **16.021 : Emplois réservés.**

Broch. **16.025 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur,** conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. **16.030 : Carrières de l'Agriculture.**

Broch. **16.035 : Carrières commerciales** (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. **16.041 : Anglais, espagnol, italien, allemand,** russe, portugais, arabe, annamite, esperanto. — Carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. **16.045 : Orthographe, rédaction,** versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. **16.050 : Marine marchande.**

Broch. **16.055 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon,** flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. **16.061 : Arts du Dessin :** cours universel de dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. **16.065 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première-main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. **16.070 : Journalisme** — secrétariats — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. **16.076 : Cinéma : scénarios, décors,** costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. **16.080 : Carrières coloniales.**

Broch. **16.086 : L'Art d'écrire.**

Broch. **16.090 : Carrières féminines.**

Broch. **16.099 : Pour les enfants débiles.**

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IXe) - Trinité 85-18

BORD DE LA MARNE

JOLI SITE
Commune de Chessy, 30 km. de Paris
BEAU TERRAIN A BATIR 770 M²
Eau — Electricité — Gaz prochainement
Ecrire : **M. CHANGEUR**
23, rue Lamblardie, Paris XIIe

A la conquête du BONHEUR :
Amour, Santé, Richesse
TOUT VOUS SOURIRA
grâce à la

GEMME DES MAGES

dont le fluide infaillible assurera votre réussite totale. Force et puissance garanties. Envoi à l'essai. Demandez brochure gratuite n° 10 au Profr de SAINT-AUBIN. Serv. A. 8, r. d'Aboukir, Paris (2e). Milliers d'attestations

---

Pour **88** francs nous vous garantissons de l'EAU CHAUDE pendant **5** années

SANS { bouilloires / chauffe-eau / perte de temps

grâce à...

FILTROCHO

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.

Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.

FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante.

FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure.

Consommation de courant insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire, en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSE : 88 francs franco.

BON DE COMMANDE

Veuillez m'adresser un FILTROCHO, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat-chèque.

Nom. . . . .

Adresse. . . . .

à adresser à Filtrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8e).

FORCE SANTÉ VIGUEUR par L'ÉLECTRICITÉ

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER par la SANTÉ.

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1re PARTIE :
SYSTÈME NERVEUX.
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2me PARTIE :
ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminales, Prostatorrhée, Ecoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3me PARTIE :
MALADIES DE LA FEMME.
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Ecoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4me PARTIE :
VOIES DIGESTIVES.
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5me PARTIE :
SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à **Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST,** pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. **Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90**

HYGIÈNE ET SANTÉ

LE BAIN INTESTINAL

Régulateur des fonctions digestives et rééducateur de l'intestin

Les remarquables résultats observés dans l'application de la nouvelle méthode dite du bain intestinal, dans tous les cas de constipation, permettent au monde médical d'affirmer qu'à l'heure actuelle il n'existe pas de méthode plus rationnelle, plus sûre et plus simple d'arriver à la guérison complète.

L'action rééducatrice qu'exerce l'Entero-Cure (bain intestinal) sur l'intestin est simple, naturelle, mécanique et rapide.

Toutes les observations faites à ce sujet sont formelles : le bain intestinal a raison en peu de temps des constipations les plus opiniâtres. Et, quand on songe que ce résultat est obtenu sans le secours d'aucune drogue, il est permis d'affirmer que le bain intestinal est actuellement une grande découverte de la médecine moderne.

A l'actif du bain intestinal, outre sa puissance de rééducation intestinale, nous devons lui reconnaître un pouvoir de désintoxication intense de l'organisme. Quel merveilleux moyen de lutte contre l'autointoxication est mis là à votre disposition. Comment lutter contre la maladie si le malade lui-même collabore avec son ennemi acharné à sa perte ? C'est pourtant ce qui se produit lorsque les déchets de la digestion stagnent dans le côlon et sont expulsés avec retard.

Il n'est plus besoin d'activer cette expulsion par ces drogues (purgatifs ou laxatifs) dont l'action dissolvante active le phénomène d'autointoxication. Inutile de recourir aux lavements pratiqués au bock, à la poire ou à l'irrigateur, qui sont inefficaces **puisqu'insuffisants à dégager le côlon en entier.** Voici l'intérêt de la méthode du bain intestinal qui, par l'emploi d'un appareil très simple, peu coûteux, dont l'emploi, extrêmement aisé, ne nécessite aucune aide, permet l'irrigation complète du côlon jusqu'à sa jonction avec l'intestin grêle.

Entrons-nous avec le bain intestinal dans ce que nous pourrions qualifier une ère nouvelle de la médecine, « la médecine pratique, à la portée de tous », puisque pour obtenir un résultat certain le seul remède proposé c'est l'eau judicieusement employée ?

Que le centre d'Entero-Cure, 9, faubourg St-Honoré, promoteur du bain intestinal, soit félicité, non seulement des résultats obtenus par sa méthode, mais aussi pour l'heureuse initiative qu'il a prise d'éditer une brochure de prophylaxie intestinale très claire et très imagée, qui est envoyée gratuitement à tout intéressé. (Demander la brochure **M.** en joignant simplement 1 franc en timbre pour frais de retour.)

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED », 3, rue de Grenelle - Paris, 6e R. C. Seine 237.040 B — Le gérant : MONTARRON Imp. Hélios-Archereau, 39, rue Archereau, Paris, 1936

DETECTIVE

Les Quatre Tueurs

CE TRAVESTISSEMENT QU'AIMAIT LOUIS LEPLÉE, CORYDON VIEILLI, NE FUT-IL PAS LA CAUSE DE SA FIN TRAGIQUE ?

LIRE, PAGES 6 ET 7, NOTRE SENSATIONNELLE ENQUÊTE